

COMMENTER PROPERCE, UNE AFFAIRE COMPLEXE  
ET ÉMINEMMENT PHILOLOGIQUE

PAOLO FEDELI, IRMA CICCARELLI AND ROSALBA DIMUNDO, *Properzio. Elegie, libro IV* (2 vols.). *Studia Classica et Mediaevalia*, 7, Nordhausen: Verlag T. Bautz, 2015, 798 pp.; 735 pp., € 160.00, ISBN 978-3-88309-937-8.

Écrire 1527 pages, même aérées par une typographie qui en rend la lecture agréable, sur onze poèmes (le livre IV de nos éditions de Properce) qui, en tenant compte des pertes et des suppressions supposées par les commentateurs, totalisent 940 vers, voilà qui suscitera l'admiration de ceux qui, comme celui qui écrit ces lignes, n'ont pas la plume abondante et facile. Voici la répartition des vers par poème, en suivant le texte de Fedeli et de ses deux acolytes: 150 + 64 + 72 + 94 + 76 + 86 + 96 + 88 + 72 + 48 + 94. Cette répartition fait immédiatement apparaître l'étendue extraordinaire de ce qui, d'après la tradition manuscrite, constitue une seule et même première élégie. P. Fedeli me paraît se fourvoyer certainement en soutenant qu'il n'y a pas là en réalité deux poèmes et que par conséquent le dernier livre comprend onze et non douze élégies. Sur ces douze poèmes, les pièces I (I A), III (II), V (IV), VII (VI), X (IX), XI (X) peuvent être considérées comme des « élégies romaines » en opposition à des élégies qu'on peut rapporter à un cycle érotique et/ou pseudo-biographique qui met en scène une *persona loquens* nommée *Propertius*. Ces élégies sont les pièces II (IB), IV (III, une « Héroïde »), VI (V), VIII (VII), IX (VIII). La dernière élégie, qui fait parler la défunte Cornélie, me semble être à part. On constate un principe d'alternance entre élégies romaines et élégies du cycle érotique et/ou pseudo-biographique, si ce n'est que les pièces VIII (VII) et IX (VIII), consacrées à Cynthie, se suivent l'une l'autre. Je suggère que l'agenceur du recueil avait partout mis en œuvre le principe d'alternance et que le poème X (IX) relatif à la fondation de l'*Ara Maxima* devait originellement figurer entre les deux élégies dévolues à Cynthie. Je me permets de compléter par cette hypothèse et ces considérations celles que l'introduction de Fedeli consacre à la question de l'architecture du recueil. Bien sûr, le principe d'alternance n'exclut pas d'autres point de vues: ainsi, il est signifiant que la première moitié du recueil se termine avec la pièce VI (V), malédiction prononcée contre la défunte entremetteuse Acanthis, tandis que l'élégie funèbre qui donne la parole à la défunte Cornélie clôt l'ensemble du recueil. Soit dit en passant, cette frappante construction qui partage le recueil en deux moitiés égales corrobore l'idée que la première pièce représente en

fait deux poèmes. Il est aussi signifiant que la pièce VIII (VII) est une élégie qui fait parler la défunte Cynthie, anticipation du discours d'outre-tombe de Cornélie sur fond d'opposition de caractère entre le personnage vindicatif et plein de rancœur qu'est Cynthie et la dignité apaisée et majestueuse de Cornélie. Il est remarquable, d'un point de vue « métapoétique », que la voix du poète s'éteigne non avec la mort de Cynthie, figure de la poésie propertienne, mais avec celle de la noble Cornélie, cette « anti-Cynthie », modèle de devoir, de piété et de bienveillance, incarnation parfaite de la matrone romaine de haut lignage et de grande vertu. L'opposition entre « élégies romaines » et élégies du cycle érotique et/ou pseudo-biographique est relative, car les pièces VI (V), VIII (VII) et IX (VIII) contribuent à faire du livre IV un voyage poétique dans la topographie romaine archaïque et augustéenne.

Le commentaire (I, IV, VI, VIII, IX, XI Fedeli; III, V, VII Dimundo; II, X Ciccarelli) s'appuie sur un texte établi à partir de l'édition oxonienne de S. J. Heyworth (2007), à tous égards la plus importante édition critique de Properce depuis l'édition révolutionnaire d'Emil Baehrens (Leipzig 1880). Il n'y a pas, hélas, d'apparat critique mais une liste des passages où le texte de Heyworth et celui du trio italien diffèrent. Certain mais difficile à apprécier exactement semble être le rôle de l'édition radicalement non conservatrice de Heyworth dans l'évolution personnelle de Fedeli vers un conservatisme plus tempéré et ouvert aux constats d'une critique verbale un peu compétente. On peut prendre la mesure de ce changement en comparant au texte du commentaire de 2015 celui du commentaire de 1965 (Bari) ou de l'édition Teubner de 1984. Cette évolution montre que le cas des critiques conservateurs aux prises avec un texte profondément corrompu n'est pas toujours désespéré. Ma reconnaissance de l'importance éminente des mérites de la contribution ininterrompue de Fedeli aux études propertiennes rendra, je l'espère, plus vénielles les critiques que je m'appête à formuler. L'évolution de Fedeli vers une critique moins conservatrice, assise sur le jugement juste, la perception exacte et fine des difficultés textuelles liées à la grammaire, à la phraséologie et au sens, n'est pas achevée et n'assure pas encore au vaste commentaire un degré suffisant de solidité et de fiabilité. Même si ici et là Fedeli et ses collègues marquent des points sur Heyworth, en particulier grâce à leur retenue en matière d'athétèse, trop de problèmes textuels sont encore soit non vus soit mal appréciés et mal réglés (ce n'est pas à dire que Heyworth ait bien réglé toutes les difficultés qu'il a vues). Le commentaire italien eût été meilleur si le texte de Properce eût été mieux transmis. Néanmoins, malgré la quantité de travail investie, de connaissances et d'érudition mobilisées, l'armature des commentateurs les laisse parfois impuissants même dans des passages que ne signale aucune difficulté liée à l'établissement du texte. L'intolérance à l'égard de la transposition conjecturale de vers n'a pas décrié au point d'empêcher le maintien de l'ordre transmis de compromettre l'intelligibilité et la beauté de parties entières, voire d'un poème entier. La confusion qui caractérisait le

répertoire grammatical de l'édition de 1984 s'est dissipée notablement, non entièrement. Tout cela sera illustré dans les notes qui suivent<sup>1</sup>. On voudra bien noter que leur but n'est pas de stigmatiser les défaillances des auteurs mais de contribuer à une plus juste appréciation des difficultés du texte de Properce, exceptionnelles par leur nombre et leur gravité. Les auteurs méritent tous les éloges pour la facilité de lecture que garantissent à leur commentaire la simplicité et la clarté élégantes avec lesquelles ils s'expriment. Ils procèdent par groupes de vers et mettent tant de liant entre les parties qu'on peut lire le commentaire entier de chaque élégie d'une seule traite et avec plaisir, la plupart du temps sans se lasser et très souvent sans s'interroger sur ce qu'ils ont voulu dire. On a l'impression d'un cours érudit, bien informé, très soigné, très bien rédigé, destiné à être compris et goûté au delà du cercle très restreint de quelques spécialistes chevronnés. Le style délayé s'oppose au style télégraphique parfois obscur de commentaires aux auteurs desquels on a fait l'obligation d'être brefs. Le revers de la médaille est que le ronron élégant d'une prose aimable risque de donner le change et de laisser au lecteur qui se laisse bercer l'impression que toutes les difficultés ont été sinon bien réglées, ce qu'on ne peut attendre d'aucun critique, si génial soit-il, du moins justement appréciées. L'œuvre qu'ont accomplie les trois auteurs n'est peut-être pas d'une originalité « décoiffante » mais, en tant que synthèse de l'érudition précédente, elle est en tout cas suffisamment importante pour devoir être consultée aussi par les critiques les plus avertis. Une bibliographie considérable, lue et maîtrisée, montre la qualité du travail préparatoire accompli par les commentateurs, et de très abondants index permettent de saisir, dans leur variété et aussi dans leurs limites, les richesses de leur commentaire. Je crois qu'il est instructif de le comparer, malgré la différence des textes, au commentaire d'Eduard Fraenkel à l'*Agamemnon* (1045 pages sur 1673 vers): ce que le commentaire sur Properce gagne en lisibilité, en légèreté, en agrément « littéraire », il le perd en minutie philologique par rapport au commentaire sur Eschyle. La minutie philologique extrême qui fait que le vaste commentaire d'une œuvre particulière est une source d'illumination pour tous les philologues classiques,

<sup>1</sup> Je regrette que Fedeli 191 persiste (il n'est pas le seul) à parler d'allongement métrique au frappé (*arsis*) à propos de I 10,23 *neu si quid petiit* (voir ma note à Valerius Flaccus VIII 67). Fedeli admet pourtant que IV 1,17 *nulli cura fuit* puisse être non un allongement métrique, mais un archaïsme, la quantité de *-it* au parfait étant originellement longue. La raison pour laquelle il admet ici la possibilité d'un archaïsme est que c'est, dit-il, l'unique cas certain chez Properce d'un allongement au frappé (affirmation répétée chez Dimundo 785): il oublie I 10,23, qu'il vient de présenter comme allongement au frappé « in coincidenza con la cesura ». Cette coincidence s'observe aussi en IV 1,17... Sur la question, voir, outre les travaux cités dans ma note à Valerius Flaccus, W. Corssen, *Über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*<sup>2</sup>, Leipzig II 1870, notamment 445-6 et 494. Corssen note que la graphie *-eit* s'est conservée jusqu'à l'époque augustéenne comprise et voit là la perdurance du souvenir de la quantité primitive. Il se peut donc que la scansion iambique de *fuit* ne soit même pas un archaïsme!

c'est peut-être ce qui manque au travail des trois érudits italiens. Mais serait-il juste de leur en faire reproche ? Je leur reprocherais plus facilement de jeter aux oubliettes, au profit d'une bibliographie récente, des travaux plus anciens capables de nourrir la réflexion<sup>2</sup> et de ne pas avoir poussé assez loin les recherches en matière de *realia*. Évoquons ici un tout petit détail, puis un autre plus considérable. *Teneros urit lorica lacertos*, est-il dit (III 23) du malheureux Lycotas sous les armes: comment est-ce possible si « la lorica era il corpetto di cuoio o di metallo che serviva a proteggere petto e dorso » ? Le vers prouve qu'il existait des manches longues, qui d'ailleurs augmentent la pénibilité de la condition de Lycotas.

Les vers 12-13 (*nec sine teste deo...*, discuté plus bas) de l'épigramme IX, étiologie de la fondation par Hercule lui-même de l'*Ara Maxima* sur le Forum Boarium, contiennent une allusion très discrète mais, me semble-t-il, indiscutable à *Iuppiter Inuentor*, découvreur du vol des bœufs<sup>3</sup>. Hertzberg 1845 486-487, sensible aux aspects « antiquaires », mentionne, dans son introduction au poème, *Iuppiter Inuentor* et l'autel qu'il est censé se voir consacrer, non loin de l'*Ara Maxima*, par Hercule pour lui avoir fait retrouver les bœufs. Il est remarquable que Properce n'évoque pas directement cet autel et qu'Hercule présente l'*Ara Maxima* comme *gregibus deuota... repertis* (67). Hertzberg remarque que ces mots, si on les interprète comme signifiant *pro gregibus repertis uota* (ainsi Fedeli 1186 !), pourraient faire allusion à l'autel de *Iuppiter Inuentor*. Mais, observe-t-il, Properce a en vue l'*Ara Maxima* et *gregibus deuota repertis* doit signifier *dicata postquam greges repperi*. Sans s'interroger sur le sens des mots de Properce, Hutchinson 2006 218 affirme que, comme Ovide *Fastes* I 579-582, Properce confond (« conflates ») les deux autels<sup>4</sup>. Mais, selon Hertzberg, chez Ovide, les vers 579-580 sont relatifs à l'autel de *Iuppiter Inuentor*, les vers 581-582 à l'*Ara Maxima*. Si, comme il me semble, Hertzberg a raison<sup>5</sup>, il y a lieu de croire que Properce ne confond pas non plus les deux autels: il fait bien allusion à *Iuppiter Inuentor* mais a choisi de ne pas évoquer directement l'autel que lui consacra Hercule. Je n'exclus toutefois pas que Properce ait joué sur l'ambiguïté des mots *gregibus deuota repertis*: pris dans un sens, ils désignent l'*Ara Maxima* et, dans un autre, l'autel de *Iuppiter Victor*. Mais cette « conflation » bien spéciale n'implique aucune confusion. Relevons aussi

<sup>2</sup> Il y a là un trait qui oppose au commentaire de Fraenkel la plupart des commentaires qui paraissent aujourd'hui.

<sup>3</sup> Voir M. Bréal, *Hercule et Cacus. Étude de mythologie comparée*, Paris 1863, 45-6, 49; G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, Munich 1912<sup>2</sup>, 273 et 275.

<sup>4</sup> Ils sont bien distincts: voir J. Carcopino (compte rendu de J. Bayet, *Les origines de l'Hercule romain* Paris 1926), *JS* 5, 1928, 206.

<sup>5</sup> S. J. Green, auteur du dernier commentaire sur le premier livre des *Fastes* (Leyde 2004, 267), ne se pose pas la question de savoir si les vers 579-580 sont relatifs à cet autel. J. G. Frazer et F. Bömer ne s'interrogent pas non plus.

que, en faisant dire à Hercule *Fontis egens erro circum antra sonantia lymphis* (35, avec *circum antra* de Burman pour *circaque*<sup>6</sup>), Properce paraît faire allusion à une étymologie (πεινῶντες<sup>7</sup>) du nom des fameux Pinarii, qui avaient en charge d'assister l'officiant du culte de l'*Ara Maxima*. C'est dire que, pour faire justice à Properce, il faut être aussi subtil que lui — mais non plus subtil que lui en le surinterprétant, ce que j'espère ne pas avoir fait.

#### VERS PERDUS ET INTERPOLÉS

La seule perte<sup>8</sup> admise dans ce livre d'éloges par les auteurs, qui suivent ici Heyworth, est intervenue entre *Iuppiter et obliquae signa iterata rotae* (I B 82): ont donc disparu un hexamètre intermédiaire et les portions de deux pentamètres. D'après le texte transmis de I A 19-20, *annuaque accenso celebrare* (*celebrata* Fedeli d'après Phillimore, *celebrante* Housman) *Parilia faeno, qualia nunc curto lustra nouantur equo*, aux antiques *Parilia* (A) du 21 avril serait comparé un rituel moderne (*qualia nunc*) de purification lié à un *equus curtus* (B), qui semble être le fameux *October equus*. Cette comparaison paraît absurde; selon toute apparence, A et B sont également archaïques. Fedeli admet que *curto lustra nouantur equo* vise un rituel nouveau, différent de celui du Cheval d'Octobre, mais — pour ne pas insister sur l'in vraisemblance intrinsèque de l'idée que *curto equo* pourrait se rapporter à autre chose qu'au cheval amputé de sa queue du rituel ancien — *qualia nunc curto lustra nouantur equo* signifierait alors « rites de purification semblables à ceux qui sont aujourd'hui *inventés* avec la mutilation d'un cheval ». Mais le sens très nettement plus plausible, à mon avis, serait « rites lustraux semblables à ceux qui sont *renouvelés* avec la mutilation du cheval ». Or *qualia nunc* devrait rapprocher, tout en les opposant, un rituel ancien et un rituel nouveau. On arrive donc à une aporie. D'où mon idée qu'il y eut perte entre *qualia nunc* et la suite:

qualia nunc.....

.....

..... curto lustra nouantur equo.

Heyworth (*Cynthia* 417) rejette toute comparaison avec l'époque contemporaine du locuteur et considère 19-20 (avec la leçon *celebrare*) comme interpolés, mais qui aurait pu concevoir un distique de ce genre, où notamment *curto lustra nouantur equo* paraît se rapporter avec une allusivité érudite à la fête de l'*October equus* (Fedeli 196-197) ? L'hypothèse

<sup>6</sup> *Circ<a aru>a* (Baehrens) est plus proche.

<sup>7</sup> Voir Carcopino 214-215.

<sup>8</sup> Je ne tiens pas compte des pertes causées par la substitution aux parties originales de morceaux interpolés ou répétés par erreur.

de l'interpolation est, si je ne m'abuse, la moins plausible de toutes; moins invraisemblable serait l'idée d'une corruption de *qualia nunc*. Mais je préfère l'hypothèse d'une omission. Quoi qu'il en soit, tel qu'il est transmis, le texte des v. 19-20 ne se tient pas. La difficulté échappe à Fedeli.

Les seules interpolations que retiennent les commentateurs italiens sont celles de I B 87-88, 125-126; V 55-56, IX 73-74 et XI 39-40. Fedeli rejette, tel qu'il est, IX 42: c'est, à proprement parler, une anticipation du v. 66 à l'époque où le distique 65-66 suivait immédiatement 41-42. L'anticipation a provoqué l'omission de 65-66, réintroduit dans le texte au mauvais endroit, après le distique qui commence par *At* (63) et non après celui (41-42) qui commence par *Atque*. Cette explication de la faute me semble plus simple que celles que mentionne Fedeli 1167. 22 vers séparent les vers 65-66 du vers qui les précédait primitivement: nous reviendrons bientôt sur ce chiffre. Il est clair que IX 71-72 sont censés clore le poème (*Sance, uelis libro dexter inesse meo*), et on obtient cette clôture soit en supprimant 73-74 (Richardson 1977, suivi par Fedeli) soit en le transposant avant 71-72. Mais la véritable conclusion du poème étimologique pourrait bien être le distique 69-70: *Amphitryoniades* (mot initial du poème) et *Herculis* (mot initial du dernier, suivi d'une épithète corrompue dans la tradition) se répondent. Si l'épithète de *Herculis* indiquait bien, comme nous le verrons plus bas, le statut d'exclu et que le poète renvoyât ainsi au statut d'*amator exclusus* de son propre personnage, le caractère conclusif du vers 70 est d'autant plus frappant. Le vers 72 forme d'ailleurs une conclusion peut-être plus adaptée à la fin d'un recueil (*libro... meo*)<sup>9</sup> qu'à la fin de la pénultième pièce. On pourrait arguer que Properce lui-même a mis cette conclusion dans l'intention de faire de cette pièce la dernière d'un recueil, mais je ne crois pas à cette hypothèse: j'ose suggérer qu'un lecteur érudit de l'Antiquité, trouvant trop abrupte la conclusion mise dans la bouche d'Hercule lui-même<sup>10</sup>, aura voulu en mettre une plus nette (cf. *salue*) dans la bouche du poète: il se sera pour cela inspiré de Virgile, *Én.* VIII 301-302, que l'on cite pour illustrer 71-72<sup>11</sup>. Mais l'introduction de *Sance* — si l'on admet cette correction de la leçon *sancte* — était brutale et le lien avec Hercule obscur: l'interpolation de 71-72<sup>12</sup> aura entraîné celle de 73-74. L'ordre voulu

<sup>9</sup> Comparer le dernier vers des *Fastes* d'Ovide, *adnuis Alcides increpuitque lyram*, avec les réflexions d'A. Barchiesi, *The Poet and The Prince: Ovid and Augustan Discourse*, Berkeley 1997, 268-9. Selon lui, le vers d'Ovide « sounds like a delayed answer to Propertius' prayer for his book of aetiological elegies ». À mon avis, l'allusion intertextuelle est imaginaire.

<sup>10</sup> L'épigramme IV du livre I se termine sur une déclaration de Cynthie.

<sup>11</sup> On invoque aussi la clôture hymnologique avec *χαῖρε* (*salue*) et Callimaque *Aetia* fr. 23,19-20 Pfeiffer, où Karl Diltthey (*De Callimachi Cydippa*, Leipzig 1863, 106) voulut voir, d'après Properce 71-72 transposé après 73-74, la fin d'un récit relatif à Héraclès. Par une singulière intuition, Diltthey (que ne citent ni Pfeiffer 32 ni Annette Harder, *Callimachus Aetia*, Oxford 2012, I, 157), se fondant sur la répétition de *sancte* et la prière contenue dans Properce 71-72, a deviné que le distique de Callimaque en était suivi d'un autre.

<sup>12</sup> Hypothèse formulée par U. Knoche dans "Gedanken zur Interpretation von Propertius"

était 73-74-71-72, mais la transmission aura interverti les distiques. Je ne suis pas certain que les corrections *Sance* (72) et *Sancum* (74) soient justes, car les interpolateurs présumés ont pu connaître l'emploi<sup>13</sup> de *Sanctus* pour *Sancus*. Je n'exclus pas que l'auteur des v. 71-72, Properce ou un autre, ait écrit deux fois *sancte* en pensant non à Semo Sancus mais à Hercule admis parmi les dieux (71 *sancte pater, salue, cui iam fauet aspera Iuno* = Virgile *Én.* VIII 301 *salue, uera Iouis proles, decus addite diuis*) et que l'auteur des v. 73-74 ait mal interprété *Sancte* en le rapportant à Semo Sancus. Rien, dans les vers 71-72, ne prouve que leur auteur ait eu en vue Semo Sancus et les érudits qui éliminent 73-74 (ainsi Fedeli) devraient s'aviser qu'ils interprètent 71-72 en fonction du distique qu'ils éliminent ! L'auteur des v. 73-74 était peut-être maladroit<sup>14</sup>, mais il n'était pas inculte: il connaît l'équation Semo Sancus = Dius Fidius = Héraclès<sup>15</sup> et la version liant à Titus Tatius la fondation du culte de Sancus<sup>16</sup>. Toutefois, il ne faudrait pas tirer argument de ce savoir pour contester l'hypothèse de l'interpolation, car la version exposée par l'auteur de 73-74 était, selon Wissowa, « am geläufigsten ». Ne serait-il pas étonnant qu'un poème relatif à l'étiologie de la fondation de l'*Ara Maxima* dans le Forum Boarium se termine par l'évocation d'un culte, celui de Semo Sancus, sis au Quirinal<sup>17</sup> ? L'interpolateur semble d'ailleurs avoir raté l'occasion de mettre en valeur un lien qui unit *Sancus*, gardien des contrats et traités, à l'*Ara Maxima*: « c'est là qu'on venait jurer, sous la voûte du ciel, un silex à la main, les contrats les plus sacrés »<sup>18</sup>.

---

Gedicht II 28", *Miscellanea Properziana*, Assisi 1957, 69 n. 2 = *Ausgewählte Kleine Schriften*, Francfort 1986, 334 n. 2. Fedeli et Heyworth ignorent cette hypothèse, Hutchinson la mentionne sans la commenter. L'idée de Knoche est que 71-72 ont été conçus comme un substitut de 73-74. Il remarque que *salue* n'est pas ailleurs chez Properce.

<sup>13</sup> Wissowa, article "Sancus" du lexique de Roscher IV 316.

<sup>14</sup> Heyworth corrige peut-être l'interpolateur en substituant *monstris* au gauche *manibus* dans *quoniam manibus purgatum sanxerat orbem. Purgatum sanxerat* me paraît en l'occurrence un délayage malheureux, bien que ce pléonasme (verbe conjugué à un mode personnel et participe passé passif adjectif qualifiant le substantif complément et offrant un sens voisin de celui du verbe conjugué) ne soit pas rare dans la poésie latine, comme nous l'avons rappelé dans notre commentaire critique sur les *Silves* (note à I 2,77 *edomui uictum, <in>uictum* Shackleton Bailey d'après Eden).

<sup>15</sup> Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 130.

<sup>16</sup> Wissowa, article « Sancus » du lexique mythologique de Roscher IV 317.

<sup>17</sup> Voir, outre Wissowa, E. Norden, *Aus altrömischen Priesterbüchern*, Lund 1939 = Stuttgart/Leipzig 1995, 209ss.

<sup>18</sup> Bréal, *Hercule et Cacus*, 48; voir aussi, par exemple, O. Gilbert, *Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Altertum* I, Leipzig 1883, 75-7. Selon Bréal, c'est Zeus/Jupiter (gardien des serments) qui se cache sous (Semo) Sancus. Dans sa dissertation brillante *Quaestiones mythologicae*, Bonn 1869, 40, le jeune Hermann Osthoff préfère voir avec Varron, derrière l'Hercule de l'*Ara Maxima*, le dieu Mars, qu'il reconnaît aussi sous Semo Sancus. Il fait valoir que le culte de l'Hercule de l'*Ara Maxima* était placé sous la responsabilité des Saliens, qui s'occupent de Mars, et que les *Semones* accompagnent Mars dans le *Carmen Aruale*.

En XI 39-40 Fedeli, habituellement plus rétif à cette médecine, a cédé (à tort, je crois) à la tentation de l'athétèse, à laquelle Heyworth n'a que partiellement résisté en remplaçant le vers 39, *et Persen proaui stimulantem pectus Achilli*, par un moignon, *et <....., et illum>, qui tumidas* (Heyworth, empruntant *tumidas* à Heyne; *quique tuas* mss.) *proauo fregit Achille domus*. Cornélie évoque Paul Émile, père de Scipion Émilien et vainqueur de Persée. Heyworth et Fedeli rejettent le texte conjectural admis par G. P. Goold (Loeb, 1999<sup>2</sup>):

et, Persen proaui stimulat dum pectus Achilli,  
qui tumidas proauo fregit Achille domos

« and him, who, when Perses was spurred on by the spirit of his ancestor Achilles, crushed the house inflated by its ancestor Achilles ». Heyworth (*Cynthia* 511) et Fedeli 1333 critiquent à juste titre la place de *dum* et de *qui* et s'offensent de la répétition *proaui Achilli/proauo Achille*: « without obvious rhetorical point »; « l'intolérable poliptoto (...), in difesa del quale non si è portato alcun esempio valido in Properzio ». S'il n'y a que les objections grammaticales, on peut envisager, en combinant plusieurs corrections déjà proposées,

qui Persen, proaui stimulat quem pectus Achilli,  
et tumidas proauo fregit Achille domos.

*Quid* de l'« intolérable polyptote », de la répétition « sans pertinence évidente » ? Cette répétition tempérée de *uariatio* ne me paraît nullement dépourvue de force rhétorique: de son ascendance achilléenne Persée tire individuellement la bravoure téméraire qui l'anime, de l'ascendance achilléenne la maison à laquelle Persée lui-même appartient tire collectivement sa superbe; Paul Émile brise Persée et sa maison, la témérité du premier, la superbe de la seconde. Au risque de choquer Heyworth et Fedeli, je ne trouve pas ladite répétition beaucoup moins efficace que *Sit licet et saxo patientior illa Sicano, sit licet et ferro durior et chalybe* (I 16,29-30), même si l'on a tenté ici aussi d'éliminer la reprise de *sit licet*<sup>19</sup>. Ce n'est donc pas de Silius Italicus XIV 94-95 *Pyrrhus origo dabat stimulos proauique superbum | Aeacidæ genus atque æternus carmine Achilles* et XV 292 *proauoque tumberat Achille* qu'un interpolateur aurait tiré le distique de Properce, mais c'est bien plutôt ce distique qui aurait inspiré Silius. Je suis d'accord avec

<sup>19</sup> Je renverrais avec plus de conviction à la partie de l'essai de Vahlen consacrée à la répétition chez Properce et d'autres poètes (*Opuscula academica* I, Leipzig 1908, 348-60) s'il faisait mieux la différence entre passages sains et passages corrompus. D. R. Shackleton Bailey, *Properce*, Cambridge 1956, 9) ajoute d'autres passages en ne montrant pas plus de discernement que Vahlen.



les autres athétèses pratiquées par Fedeli. En I B 125-126, l'interpolateur présumé s'est inspiré de I A 65-66, *scandentes si quis cernet de uallibus arces, | ingenio muros aestimet ille meo*, après la corruption de *ingenium muris aestimet ille meum*, si du moins cette conjecture de Markland, non mentionnée par Fedeli, rencontre le vrai.

#### VERS DÉPLACÉS

L'ordre de succession des vers est un des sujets les plus polémiques des études propertiennes. D'aucuns cherchent à justifier l'ordre transmis par une esthétique du « beau désordre », du flux et du reflux censés caractériser la « Ringkomposition »; ils objectent à leurs contradicteurs que les déplacements qu'ils supposent sont — prétendument ! — inexplicables sauf à imaginer un mauvais génie qui se serait plu à perturber très gravement la succession originale des distiques et parfois à permuter des hexamètres ou des pentamètres. Comme à propos des conjectures, ils opposent que la multiplicité des déplacements proposés démontre leur inanité, comme si la pluralité de diagnostics posés par les médecins aux prises avec un cas complexe montrait la bonne santé du patient. On se trouve devant un dilemme: de la solution de continuité idiosyncrasique ou de la perturbation répétée de l'ordre original, laquelle est la plus plausible ? L'évolution de Fedeli, qui rejette dans le présent commentaire l'ordre transmis beaucoup plus souvent que dans son édition de 1984, est intéressante. Il accepte suffisamment de corrections de cet ordre pour que j'ose me demander si, une fois admise l'importance de la perturbation de la succession des vers dans la tradition textuelle de Properce, il n'est pas permis d'aller plus loin que lui quand on a des raisons sérieuses de mettre en doute l'ordre transmis. Prenons l'exemple de l'« Élégie de Vertumne » (II). Ciccarelli y conserve intégralement l'ordre des vers transmis, ce qui me paraît défigurer l'ensemble du poème, bien prêt d'être réduit à un ramas de *membra disiecta*. L'évocation de Rome v. 49-56 serait à sa place après le v. 4, où, en partie d'après Housman, O. L. Richmond les transpose. Cette transposition, entre autres bienfaits, rend intelligible *haec* (v. 5): *Haec me turba iuuat nec templo laetor eburno: Romanum satis est posse uidere Forum*. La chute des v. 49-56 pourrait s'expliquer par le phénomène de parablepsie: l'œil d'un copiste serait passé de *Roma* (v. 49) à *Romanum* (v. 6); les vers omis, ajoutés dans une marge, auraient été recopiés au mauvais endroit. Les vers 49-56 se trouvent séparés de leur vraie place par 44 vers: on retrouve ici en quelque sorte le chiffre de 22 vers déjà noté à propos du déplacement de IX 65-66. Là où ils sont, les vers 41-48 de l'« élégie de Vertumne » créent une solution de continuité: le *nam* qui les introduit n'a pas de pertinence et le dernier distique est privé du développement (23-40) sur les métamorphoses de Vertumne qu'il appelle. Schrader est le premier à avoir suggéré la transposition de 41-46 après le v. 18, et je crois que cette idée est très heureuse. L'œil d'un copiste aura glissé

de *fama* v. 41 à *fama* v. 19<sup>20</sup>. Là encore ce sont 22 vers qui séparent de leur vraie place les v. 41-46. Une place possible pour le distique 47-48 est après le v. 20:

Mendax fama, uaces: † <i>alius</i> † mihi nominis index:	19
de se narranti tu modo crede deo.	20
At mihi, quod formas unus uertebar in omnes,	47
nomen ab euentu patria lingua dedit.	48
Opportuna mea est cunctis natura figuris:	21
in quamcumque uoles uerte, decorus ero.	22

Cette transposition me paraît évidemment préférable à celle de Richmond, qui place 47-48 après 22. J'imagine que l'omission de 47-48 est due au retour de *nomen* au v. 48 après *nominis* v. 19. Heyworth procède à un remaniement trop compliqué que je ne veux pas discuter ici. Au v. 19, Ciccarelli 442 croit que *alius mihi nominis index* peut signifier « ben altro è il senso del (mio) nome » mais Heyworth me paraît avoir raison d'adopter la correction de Lachmann *falsa es*, c'est-à-dire *falsa's*.

Dimundo 573 défend faiblement le maintien à leur place dans les mss. des v. 55-56 de l'Héroïde (III), transférés par Housman après le v. 32, où ils conviennent parfaitement. La cause de la chute est l'homéotéleute *laboro* (v. 33) / *una toro* (v. 56). Là aussi un distique est séparé du passage qui le précédait originellement par 22 vers. Fut-ce le nombre de vers par page ou par colonne d'un ancêtre de la tradition textuelle ? Je dois me contenter ici de poser la question. En l'état du texte imprimé par Dimundo, la transition de V 20 à ce qui suit est problématique et il peut manquer des vers (Guyet). Dimundo écarte toute transposition de IV 29-30 et n'admet pas l'hypothèse (Heyworth) qu'il manque des vers avant le v. 29; en tout cas, elle a tort de refuser la correction de *uirum* (29) en *moram*. Me paraissent s'imposer la transposition de VI 45-46<sup>21</sup> après 52 (Housman; cause présumée de la chute: l'écho *regia uela* v. 46 / *Iulia rostra* v. 54) et celle de VII 47-48 après 40 (Schrader; cause présumée de la chute: homéotéleute *humum* v. 40 / *aurum* v. 47). La transposition de VIII 9-10 après 11-12 (Housman), acceptée par Goold, ne l'est plus par Heyworth et Fedeli: ce n'est pas un progrès. *DemissAE... mANVS* et *castAE... ANNVS* pourraient être responsables de l'omission du premier distique ensuite ajouté à la mauvaise place. En ce qui concerne X 25-26, l'athétèse, suggérée par Heyworth et acceptée par Hutchinson, paraît interdite par la composition du poème, qui corrobore la transposition à l'intérieur de l'ensemble (5-22) relatif à l'histoire de Romulus

<sup>20</sup> Autre hypothèse chez O. L. Richmond, *Sexti Properti quae supersunt opera*, Cantabrigiae 1928, 337.

<sup>21</sup> Heyworth et Fedeli ont tort de ne pas considérer *prope* (45) comme corrompu.

et Acron. En effet, avec la transposition de Passerat (5-22, 25-26) ou celle de Richmond (1-8, 25-26, 9-22), l'histoire de Romulus et Acron compte vingt vers, tandis que l'histoire de Cossus et Tolumnius (23-24, 27-38, soit 14 vers) et l'histoire de Claudius et Virdomar (39-44, six vers) totalisent vingt vers. La composition du poème est transparente: 1-4 (prologue), 5-44 (trois histoires réparties sur 2 x 20 vers, la seconde vingtaine étant partagée), 45-48 (conclusion). Pour ce qui est de XI 9-10, je ne sais, de la transposition ou de l'athétèse, laquelle est préférable; en tout cas, ce distique pose problème. Il est peut-être non seulement supposé (*suppositicius*) mais aussi altéré. En l'état du texte transmis, *tibi* dans *Nunc tibi commendo, communia pignora, natos* (XI 73) n'a pas de référent et J. Butrica<sup>22</sup> remédiait à cette difficulté en substituant *Paulle* à *natos*, apparemment imité par l'auteur de l'*Alcestis Barcinonensis* 95, *ante omnes commendo tibi, pia pignora, natos*. C'est apporter à un vrai problème une solution fautive. Le transfert de 81-84 après le v. 72 me paraît la véritable solution:

Haec est feminei merces extrema triumphii,	71
laudat ubi emeritum libera fama †rogum†.	72
Sat tibi sint noctes quas de me, Paulle, fatiges,	81
somniaque †in faciem credita saepe† meam:	82
atque ubi secreto nostra ad simulacra loqueris,	83
ut responsurae singula uerba iace.	84
Nunc tibi commendo, communia pignora, natos.	73

Fedeli défend *rogum* mais c'est *torum* (Koppiers) qui convient. Au v. 82, il met les croix autour de *credita saepe* seulement et, comme Heyworth et Hutchinson, semble ne pas connaître ma proposition *effigiem credita ferre* (*RPh* 76 2002 71; pour la phraséologie, *uisa referre* serait meilleur). Le lecteur sans préjugé qui lira l'ensemble du passage avec cette transposition ne manquera pas, j'en suis sûr, de constater combien elle améliore le texte transmis. La raison de la chute des v. 81-84 est le saut de l'œil d'un copiste de *tibi* v. 81 à *tibi* v. 73.

#### PONCTUATION

Il y a là un aspect encore trop souvent négligé mais important du travail critique et exégétique. Fedeli conserve la ponctuation traditionnelle en I A 9-10, *Qua (quo ou quod les mss. autorisés) gradibus domus ista Remi se sustulit, olim | unus erat fratrum maxima regna focus*. Il paraît peu douteux qu'ici, comme dans ce qui précède et ce qui suit, le passé et le présent sont opposés l'un à l'autre. Mais *se sustulit* ne saurait guère exprimer le présent opposé au passé et il ne sert à rien d'alléguer, comme fait Fedeli à la suite d' E.

<sup>22</sup> J. Butrica, *The Manuscript Tradition of Propertius*, Toronto 1984, 201.

Wistrand<sup>23</sup>, des passages où le parfait exprime un état présent puisqu'ici on a besoin d'un contraste pareil à celui que font, dans ce qui précède et suit, *uides, est / fuit; stant / procubuere; nitet / habuit*. Le *Nunc gradibus domus ista Remi se sustulit* de Heyworth est très maladroit. Goold me semble avoir eu raison d'adopter la ponctuation géniale de W. S. Watt, *Qua gradibus domus ista* (c'est-à-dire, présume-t-on<sup>24</sup>, *aedes Quirini*, avec *se tollit* tiré de *sustulit*), *Remi* (c'est-à-dire la hutte de Romulus, prétendument remplacé par Rémus *metri causa*) *se sustulit olim*<sup>25</sup>: | *unus erat fratrum maxima regna focus*. Fedeli 178 objecte que cette interprétation implique l'existence (je dirais plutôt « l'existence supposée par Properce ou sa source ») d'une *casa Romuli* (Quirinal) qui ne coïncide avec aucune des deux connues (Palatin et Capitole). Vu l'équation Quirinus = Romulus<sup>26</sup>, serait-il si étonnant qu'on ait imaginé que les *aedes Quirini* reconstruites par Auguste et dédiées par lui en 16 av. J.-C. soient le lointain successeur d'une primitive *domus Romuli*? Mais, dans le passage tel que le ponctue Watt, *domus ista* ne renvoie pas nécessairement aux *aedes Quirini*: ne s'agit-il pas de ce que Martial XII 2,6 (édition Loeb de Shackleton Bailey) appelle *domus alta Remi*, c'est-à-dire le complexe incluant la *domus Augusti*, le temple d'Apollon Palatin et la Bibliothèque du Palatin<sup>27</sup>? Les objections formulées par Fedeli 180-181 ne me paraissent nullement dirimantes. Le fait que les gradins (*gradibus*) pourraient être ceux du temple d'Apollon Palatin<sup>28</sup>, dont il a déjà été question v. 3-4, ne constitue pas, à mon sens, un obstacle. Fedeli préfère rapporter le vers de Properce à la réfection de la *casa Romuli* sur le Palatin, mais il faut quelque chose de plus significatif, de plus marquant, de plus imposant que cette obscure réfection. En l'état, le pentamètre *unus erat fratrum maxima regna focus*, « a single hearth was the total realm of the brothers » d'après la traduction arrangeante de Goold, est absurde, car Properce n'a pu ni penser ni dire que l'autorité royale de Romulus se limitait à son foyer. Le sens impose virtuellement *regia magna*, belle conjecture de L. Havet, dont on lira les remarques dans ses *Notes critiques sur Properce*, Paris 1916, 106-7<sup>29</sup>. Ainsi,

<sup>23</sup> La leçon de linguistique que E. Wistrand, *Miscellanea Propertiana*, Göteborg 1977, 72-3 donne à Watt et aux latinistes « who tend to disregard the fact that the Latin perfect tense can denote a state produced by a preceding action that is hardly present to the mind », est à côté de la plaque.

<sup>24</sup> D'après le commentaire de M. Rothstein, Berlin 1924<sup>2</sup> II, 191 et 378 (corrige la note de l'édition de 1898).

<sup>25</sup> Comparer par exemple XI 79, *Et si quid doliturus eris sine testibus illis*, c'est-à-dire *si quid doliturus eris, <id doleto> sine testibus illis*.

<sup>26</sup> Voir par exemple W. Weber, *Princeps* (I), Stuttgart/Berlin 1936, 86\* n. 398.

<sup>27</sup> Voir J. Beaujeu, *Mélanges P. Boyancé*, Rome 1974, 57-72.

<sup>28</sup> Beaujeu, *Mélanges*, 70, préfère « la *Scala Caci* montant de la Vallée du Grand Cirque à la plate-forme nord-ouest du Palatin ».

<sup>29</sup> Rothstein semble avoir perçu le vrai sens mais, bien qu'intelligent, il était outrageusement conservateur et paraît avoir cru que *maxima regna* pouvait signifier *regia magna*. Havet a raison de l'en blâmer. Beaujeu 72 n. 2 et Fedeli 182, dont les remarques sur le passage sont des

le distique oppose de deux manières complémentaires l'antique foyer de Romulus et Rémus et le complexe monumental du Palatin contemporain du locuteur. Quoi de plus approprié ? Il y a, si je ne m'abuse, dans la ponctuation de Watt une des plus belles pièces à ajouter à l'essai justement célèbre de Vahlen de *distinctionis usu critico* (*Opuscula academica* I 103-120). Aux v. 13-14 de l'élegie IV, *Murus erat montes: ubi nunc est Curia saepta, | bellicus e uiuo* (*e uiuo* Waardenburgh: *ex illo* mss.) *fonte bibebat equus*, Fedeli 618-619 récuse la ponctuation et l'interprétation *ubi nunc est Curia, saepta erant*, mais *saepta* épithète qualifiant *Curia* fait difficulté. La ponctuation récusée donne à *ex illo* (mss.) la pertinence qui lui manque. Au contraire de Fedeli 2015, Fedeli 1965 et 1984 acceptait *ex illo* et la ponctuation qui fait de *saepta* le sujet d'un verbe sous-entendu. Si Fedeli se range à l'analyse que donne Vahlen de VI 63-64, *Illa petit Nilum cumba male nixa fugaci, | hoc unum, iusso non moritura die*, Dimundo ne rend pas justice à l'explication par Vahlen de VII 29-30 et Fedeli aux observations du même sur XI 35-36. Dans le premier passage, Dimundo garde le texte transmis *Si piguit portas ultra procedere, at illuc | iussisses lectum lentius ire meum*. Mais *illuc*, qui est sans référent exprimé, fausse le tour *lectum ire*, où *ire* est employé absolument d'une manière idiomatique comme dans l'expression *funus it*. Il est regrettable que la correction de Muret et d'Heinsius *illud*, que développe idiomatiquement<sup>30</sup> l'infinitive *lectum lentius ire meum*, soit à ce point négligée par la critique récente. Pour ce qui est de XI 35-36, Fedeli semble avoir raison d'adopter la correction de Graevius *ut* pour *in: iungor, Paulle, tuo sic discessura cubili, | ut lapide hoc uni nupta fuisse legar*. Fedeli condamne l'interprétation de Vahlen selon laquelle l'infinitive *uni nupta fuisse* développe *hoc* (*hoc legar* ne serait que la tournure passive correspondant à *hoc legent sc. me uni nuptam fuisse*). L'analyse de Vahlen peut-elle encore être valable si on ne lit pas *in lapide* ? Il fallait en tout cas tenir compte des objections à mon avis dignes de considération que Vahlen formule contre le fait, naturel et en apparence innocent, de rapporter *hoc* à *lapide*.

Fedeli admet la suppression (Richmond) des vers 125-126 de la seconde élégie (I B) inspirés par 65-66, et ponctue le célèbre morceau biographique ainsi:

Vmbria te notis antiqua Penatibus edit	121
(mentior ? An patriae tangitur ora tuae,	122
qua nebulosa cauo rorat Meuania campo	123
et lacus aestiuus intepet Vmber aquis ?)	124

plus creuses, ignorent Havet à leurs dépens. Comme souvent, Havet offre une explication de la faute trop complexe: la substitution de *regna* à *regia* — faute par anticipation de *magna* — aura amené un remaniement métrique.

<sup>30</sup> Voir K. Brugmann, *Die Syntax des einfachen Satzes im Indogermanischen*, Berlin/Leipzig 1925, 56.

ossaque legisti non illa aetate legenda	127
patris et in tenues cogeri ipse Lares.	128

Cette ponctuation, argue-t-il (354), a, sur celle qui circonscrit la parenthèse au v. 122, l'avantage de donner une fonction à la coordination (*ossa*)*que* (v. 127) et d'autoriser une interprétation propre (« être contigu ») et non figurée (« être mentionné ») de *tangitur*. Mais la parenthèse est trop longue pour ne pas obscurcir (*ossa*)*que*, dont la fonction (joindre *edit* et *legisti*) est assez claire dans la ponctuation suivante:

Vmbria te notis antiqua Penatibus edit  
 (mentior ? An patriae tangitur ora tuae ?),  
 qua nebulosa cauo rorat Meuania campo  
 et lacus aestiuis intepet Vmber aquis,  
 ossaque legisti non illa aetate legenda.

De surcroît, la relative *qua... aquis* se rapporte plus facilement et avec plus de pertinence au v. 121 qu'à la proposition *An patriae tangitur ora*. Fedeli ne se demande pas si et comment (indépendamment de la question de savoir si le sens obtenu est satisfaisant) le latin peut signifier « l'extrémité de ta patrie n'est-elle pas contiguë à la région où... ». Il attribue, sans donner de références<sup>31</sup>, à Markland, ainsi gratifié d'une construction pratiquement impossible, la ponctuation qu'il adopte, mais il ne dit pas que Markland change *tangitur* en *tenditur*, qui change la donne du point de vue de la syntaxe.

La ponctuation imprimée en III 67-69 est à rejeter absolument. Comme le commentaire (587) défend la bonne ponctuation, il doit s'agir d'une erreur. En XI 13, Fedeli lit *Non minus immites habui, Cornelia, Parcas* là où Heyworth a *Num minus immites habuit Cornelia Parcas* ? La position de Fedeli se défend, mais il ne faut pas mettre entre virgules *Cornelia*, apposition au sujet: « quoique je fusse Cornelia » (« io, Cornelia » Fedeli 1300). Fedeli me paraît s'être laissé égarer par Heyworth, qui admet au v. 66 de la « reine des élégies » la conjecture de Peerlkamp, *Vidimus et fratrem sellam geminasse curulem, | consule quo, fausto tempore, rapta soror*, pour *consule quo facto tempore rapta soror*. Pour bien comprendre cette phrase, il suffit de ponctuer avant *facto*: « mon frère devenu consul, sa sœur (moi, Cornélie) pouvait mourir: le moment n'était pas inopportun ». À la différence de Heyworth, Fedeli connaît cette interprétation; il l'écarte au motif que *sic* (c'est-à-dire *tempore*) *mori dicuntur, qui morte tempora iniqua et dura effugerunt* (Hertzberg), mais Fedeli s'est laissé abuser par Hertzberg, car il est évident que *tempore* peut très bien signifier ici que, pour Cornélie, mourir

<sup>31</sup> Voir le *Properce* de Burman le Jeune, Utrecht 1780, 728.

après avoir vu son frère devenir consul, ce n'était pas mourir trop tôt ou trop tard, mais au bon moment. Dans cette interprétation, *tempore* est une pointe beaucoup plus élégante et raffinée que l'épais *fausto tempore*.

UN POINT D'ONOMASTIQUE ET UN POINT DE GRAMMAIRE

II 51 *Tempore quo sociis uenit Lycomedius armis  
atque Sabina feri contudit arma Tati.*

Si les éditeurs de Properce fréquentaient la célèbre monographie *Die Etrusker* de Karl Ottfried Müller (seconde édition préparée et annotée par l'éminent étruscologue W. Deecke, Stuttgart 1877) et un ouvrage de Corssen plus sulfureux que *Über Aussprache*, je veux dire *Ueber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874-1875, maintiendraient-ils sans exprimer l'ombre d'un doute ou sans un examen plus approfondi la graphie *Lycmon* en I 29 (*lygmon* l'archétype selon Heyworth) et la leçon *Lycomedius* (*licomodius* F) ? Fedeli 207 et 209 n'affronte pas une difficulté que permet de saisir la discussion de Müller I 110-111 n. 125: comment expliquer *Lycmon* à côté de *Luceres*<sup>32</sup> v. 31 ? « Die Verse (...) nicht auseinander zu reissen sind, da der *Lucmo*<sup>33</sup> eben gegen Tatius kam, und diese beiden nebst Romulus eben die alten drei Tribus mit den Ihrigen gebildet haben sollen » (voir également p. 337-338 avec la note 18 de Deecke). Un fait qui corroborerait l'intention d'établir un lien entre *Lucmo* et *Luceres*, c'est que, chez Properce, la quantité du *-u-* dans *Luceres* est, comme dans *Lucumo*, brève, tandis qu'elle est longue dans le passage symétrique des *Fastes* d'Ovide III 132, chez qui je suppose que le rapport avec *lux*, *lucis* (*-u-* long) a prévalu<sup>34</sup>. Ciccarelli 487 approuve Fedeli 207, qui voit en *Lycomedius* la forme « romanizzata » de *Lycmon*: il semble curieux d'appeler « forme romanisée » un composé qui a un tel air grec (cf. Λυκομήδης) ! *Lucomedius* serait plus romain. Ciccarelli invoque justement Festus 107,3-4 Lindsay, *Lucomedi a duce suo Lucumo dicti qui postea Lucereses sunt appellati*. Schulze *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* 92 rapproche *Lucomedi*, *Lycomedius* et *Ratumedius* (CIL V 4457, Brescia [*Ratumedius* !]). Dumézil<sup>35</sup> explique *Lycomedius* et *Lygmon* (la forme transmise) par la volonté d'évoquer les guerriers-loups en rappelant le grec λύκος. Dans son édition de Festus, Leipzig 1839 120, Müller, au passage portant sur *Lucomedi*, a cette note: *ex his intellegere mihi*

<sup>32</sup> Étrusque *luxre*: cf. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin 1933, 182, 218, 581.

<sup>33</sup> « *Lucmo*, Scaliger, Turnebus », indique Smyth 1970.

<sup>34</sup> Voir ci-après n. 39. W. Corssen, *Über die Sprache der Etrusker*, Leipzig 1874, I, 251 égare son lecteur en ne présentant que la prosodie ovidienne, quand sa propre argumentation eût tiré meilleur profit de la prosodie propertienne.

<sup>35</sup> G. Dumézil, "Propertiana", *Latomus* 10, 1951, 296-9.

*videor, Graeculum aliquem vel Romanum immodice graecissantem Lycomidarum gentem, quae a Lycomo vel Lucomo nomen et originem ducebat, ex Attica Messeniave in Italiam transvexisse, ac Lucerum stirpem ex ea derivasse.* Après avoir assimilé *Lucumo* (*Lucumus* chez Festus !) à \**Lykomos*<sup>36</sup> (opposer *Lycmon* chez Properce), ancêtre des Lycomides (*Lykom-idai*), grande famille chargée du culte des Mystères à Phlya<sup>37</sup> et à laquelle appartient Thémistocle, on aurait ramené *Lucumones* à *Lucomedi* par le biais de *Λυκο-μήδης*, anthroponyme naturellement affectionné des Lycomides. Un érudit ancien expliqua-t-il par *Λυκομήδης* l'étrusque *Luc-u-mo*, dont la formation (Corssen *Die Sprache der Etrusker* I 251-252, II 253) n'apparaissait pas ? Il se peut aussi que *Lykos*, guerrier<sup>38</sup> éponyme des Lycomides réputé avoir fondé le culte d'Apollon Lycien — compris comme « Apollon au loup »<sup>39</sup> — et gardien du droit et de la justice<sup>40</sup>, ait contribué à établir un lien entre les *Lucumones*, ces chefs étrusques, et les Lycomides et que ce même lien explique, dans le sens voulu par Dumézil<sup>41</sup>, la graphie latine avec *y*. On n'était peut-être pas non plus mécontent de trouver un lien entre les Étrusques et la Lycie, réputée, selon une version<sup>42</sup>, fondée par notre *Lykos* et point si éloignée de la Lydie.

Il y a toutefois chez Properce, dans le passage même de *Lycmon* à sa prétendue romanisation *Lycomedius*, un sujet d'étonnement. *Lucumoni* pour *Lycomedius* est une correction de Müller 1877 110 n. 125<sup>43</sup>, adoptée par

<sup>36</sup> Voir H. Usener, *Götternamen: Versuch einer Lehre von der religiösen Begriffsbildung*, Frankfurt 1948<sup>3</sup>, 213.

<sup>37</sup> Voir encore le chapitre que leur consacre J. Toepffer, *Attische Genealogie*, Berlin 1889, 208-25.

<sup>38</sup> Toepffer 219.

<sup>39</sup> Pausanias I 19,3 avec le commentaire de Frazer Londres 1898 II 195; O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, München 1909, 1236-7; U. von Wilamowitz, *Die Glaube der Hellenen*, Darmstadt 1959<sup>3</sup>, I 143-144; W. Burkert, *Homo necans*, Berkeley/Los Angeles 1983, 121. L'étymologie qui veut rattacher l'un et l'autre mot à la racine signifiant l'éclat (cf. Corssen, *Über Aussprache*, I 367; Usener, *Götternamen*, 198 ss.) réunirait « Lycien » (cf. *λύκη* avec F. Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, Halle 1914, 41-2) et *Lucumo*, *Luceres* (chez Properce). Avec le « gouna » on obtient *Lauc-*, par exemple dans *Laucumnia*, que nous évoquons plus bas, mais aussi, avec un changement de degré, *lux* avec *u* long en opposition à *lucerna* avec *u* bref. M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden/Boston 2008, 356 dit à propos de *lucerna* que « its short *-u-* is unexplained ». Ce n'est qu'un exemple de changement de degré parmi d'autres (cf. K. Brugmann *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, Zweite Bearbeitung*, I, Strasbourg 1897, 487).

<sup>40</sup> Selon Usener *Götternamen* 213-216, *Lykos* est le dieu lumineux qui incarne la justice et protège l'institution judiciaire et notamment les héliastes. D'après l'illustre érudit, l'étymologie populaire a dégradé en « loup » ce lumineux gardien du droit.

<sup>41</sup> F. Dümmler, "Einige eleusinische Denkmäler", *Kleine Schriften* III, Leipzig 1901, 37 évoque les « wilden Vorväter » des Lycomides.

<sup>42</sup> Voir Hérodote I 173,3 avec la note de D. Asheri, *A Commentary on Herodotus Books I-IV*, edited by Oswyn Murray and Alfonso Moreno, Oxford 2007, 195.

<sup>43</sup> Il n'en est pas le premier inventeur: « *Lucumoni*us Annius, Scaliger, Turnebus », indique



Corssen *Die Sprache der Etrusker* I 251. *Lucumonius*<sup>44</sup> n'est pas moins un hapax que *Lycomedius*. Quel serait le sens de *Lucumonius* ? Singulier mis pour le pluriel et désignant un ensemble d'individus (sur cet ensemble, voir Deecke chez Müller I 466) ou singulier désignant un individu nommé *Lucmo* ? Dans ce dernier cas, *Lucumonius* ne saurait être purement et simplement l'équivalent de *Lucmo*, mais il s'agirait d'une périphrase, « le Lucumonien » = *Lucmo*<sup>45</sup>. Selon Müller I 338 n. 21, si Properce avait vu en *Lucmo* un nom propre et non un appellatif<sup>46</sup>, le passage de *Lucmo* à *Lucumonius* serait « très surprenant ». Donc *Lucmo* = *Lucumo* serait ici « eine allgemeiner Bezeichnung vornehmer Tusker ». Je croirais plutôt que *Lucmo*, opposé à Tadius en I 29 (cf. aussi II 51), était pour Properce un anthroponyme et je gagerais que pour lui *Lucumonius* (si c'est bien ce que le poète avait écrit) signifiait « l'éponyme des *Luceres* lui-même appelé *Lucmo* » : *Luceres/Lucerenses* sont des *pluralia tantum* et Properce ne pouvait pas désigner *Lucmo* par le singulier *Lucer/Lucerensis*. *Lucumonius* avait en plus l'avantage d'indiquer l'anthroponyme. Observer la cohérence de l'ensemble *Luceres-Lucmo-Lucumonius*, où *Lucmo* (cf. *ser-mo*, *pul-mo*) n'est autre que la réduction de *Lucumo*<sup>47</sup> et opposer *Luceres-Lycmon-Lycomedius*, où *Lycmon* hellénise *Lucmo* en paraissant se rapprocher d'une formation telle que *Ac-mon* ou *Id-mon*. *Lycmon* n'est pas attesté en grec, où Λοκόμων ou Λουκούμων rend, d'une manière attendue<sup>48</sup>, *Lucumo* (mot anapestique). Je conclus cette analyse condensée en remarquant que si, en l'état de nos connaissances, il peut paraître plus prudent de lire *Lycmon* et *Lycomedius*, il n'en reste pas moins qu'il y a lieu d'envisager *Lucmo* — virtuellement condamné à devenir *Lyc/gmon* à côté de *Haemon*, *Lyc/gurgus*, *Lygdamus* — et peut-être *Lucomedius* — à moins que Müller n'ait raison de lire *Lucumonius*, qu'un diorthote aurait remplacé par une forme plus familière, qui lui rappelait les gentilices en *-edius* que mentionne Schulze 92, ou plus proche de *Lucomedi*. De *Luc[u]mo* / *Lucomedius* (désignant le même individu) rapprocher peut-être *Ratumenna* (cf. *ratumsna*, *raθumnsnal*) / *Ratumedius* (*Ratumedia*), que je tire de Schulze 92.

Smyth, dans une note incomplète qui paraît tirée de l'édition de Valpy, Londres 1822 636, lequel renvoie à Scioppius.

<sup>44</sup> Rapprocher *Laucumnia Felicitas* (CIL XI 1788 Volterra; Schulze 179).

<sup>45</sup> Fedeli 207 explique que celui que Properce est censé appeler *Lycmon* « è il re etrusco che nella guerra fra Romani e Sabini, guidati da Tito Tazio, si schierò dalla parte di Romolo », mais le passage de Varron (« ap. Serv. ad Verg. *Aen.* 5,560 ») qu'il allègue ne montre rien de tel: voir les textes que cite, entre autres érudits, Gilbert, *Geschichte und Topographie*, II, Leipzig 1885, 64 n. 1.

<sup>46</sup> Rapprocher Callimaque *Aetia* fr. 137a,11-12 Harder, ]ς ἔποφ εὔτε σφιν...δ...[ | ]ανος αἰχηταις ἴκτο μ., où l'on hésite entre ἔποφ et Ἐποφ = Eporcus: voir Harder 2012 II 931. Le rapprochement entre Callimaque et Properce est dû à A. Hollis.

<sup>47</sup> Comparer Schulze 179: « *lauχumsnei lauχumsnei* [CIE] 2387 sq. (Clusium) gewähren die schönste Parallele für *Arcumenna: arcmsnei*, *Ratumenna: ratumsna* ».

<sup>48</sup> Corssen, *Die Sprache der Etrusker* I, 251.

XI 5-6      Te licet orantem fuscae deus audiat aulae,  
                   nempe tuas lacrimas litora surda bibent.

La correction *limina* (Fontein) vient immédiatement à l'esprit (cf. 2 *panditur ad nullas ianua nigra preces*), mais ce n'est pas le problème posé par *litora* qui m'intéresse. « Cornelia, écrit Fedeli 1292, opera un sottile 'distinguo': ammettiam pure (*licet*) che le preghiere giungano alle orecchie (*audiat*) di Plutone; in ogni caso le lacrime sono destinate a venire assorbite dall'Acheronte ». Fedeli n'explique pas le sens qu'il donne à *nempe*, « in ogni caso ». Pourtant, cet emploi de *nempe* appelait une remarque: comparer Hand, *Tursellinus* IV 158 (il a bien entendu le passage); Kühner-Stegmann I 809; *OLD* s. v. *nempe* 1d; Hutchinson 2006 233. *Nempe* n'est en réalité ni concessif ni adversatif (« yet certainly », *OLD*): « en admettant qu'il entende, eh bien il n'écouterà pas », *ut audiat, nempe tamen* (Lucrèce II 908; Ovide *Pont.* IV 3,38; etc.) *non exaudiet*. Cette explication frappe de caducité à la fois la permutation par Goold des pentamètres 2 et 6 (Fedeli ne la mentionne pas) et la remarque de Heyworth (*Cynthia* 504), « the deafness of the shore does not clearly trump the potential willingness of the deus to lend an ear, so *nempe* asserts a logical relationship that is not entirely firm ».

#### CORRUPTIONS VERBALES ET CONJECTURES NON SATISFAISANTES

Le maintien d'un nombre à mon avis trop élevé de leçons fautives est peut-être le défaut le plus sérieux de ce commentaire, soit que les auteurs passent sous silence les difficultés soit qu'ils les apprécient mal. Dans ce dernier cas, il leur arrive d'opter pour des conjectures problématiques. Procédons, pour le choix d'observations en général brèves qui suit, élégie par élégie.

I A. L'hexamètre *hinc Titius Ramnesque uiri Luceresque Soloni* (31<sup>49</sup>) présente un déséquilibre suspect entre *uiri* et *Soloni* (= *Solonii*, originaires de la cité de *Solonium*, dont, selon Denys d'Halicarnasse, provient Lucumo<sup>50</sup>), présumé être la variante la plus autorisée (v. l. *coloni*) et « an accurate piece of arcane knowledge... most unlikely to have arisen from intrusion, never mind corruption » (Heyworth *Cynthia* 418). *Viri* donne l'impression d'un bouche-trou (amélioré par le rendu « héroïques » de Heyworth); *feri* (Palmer) maintient le déséquilibre et appellerait plutôt le symétrique *seueri* (Housman). Le déséquilibre incriminé disparaîtrait si on lisait *hinc Titius Ramnesque tribus Luceresque Soloni*, « voilà les origines (très modestes)

<sup>49</sup> On me permettra de m'étonner de l'absence d'un renvoi, à propos de ce vers, à Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, 218, et de l'ignorance où les auteurs paraissent être de ce livre fondamental.

<sup>50</sup> Voir Deecke dans sa réédition de l'ouvrage de K. O. Müller, *Die Etrusker* I, Stuttgart 1877, 110 n. 124 et R. E. A. Palmer, *The Archaic Community of the Romans*, Cambridge 1970, 144.

des tribus que formèrent les Tities, les Ramnes et les Luceres soloniens » (Tite-Live X 6,7 *ut tres antiquae tribus, Ramnes Titienses Luceres*) ou, mieux encore, *hinc Tities Ramnesque equites Luceresque Soloni* et peut-être même *hinc Tities, Ramnes celeres Luceresque Soloni*: *celer* est le terme technique archaïque pour dire *equites* (Tite-Live I 15,8); la mécoupure *Ramnesce \*leres* devait amener un remaniement tel que *Ramnesque uiri*. On sait que Tities, Ramnes et Luceres forment trois *centuriae equitum* (Tite-Live I 13,8). Pour *equites* ou *celer* particulièrement rapproché de *Ramnes* (mais valant pour les trois éléments), voir Horace *Art Poétique* 342 *celsi (...)* *Ramnes*, où *celsi* est « *vox propria* für den stolzen Reitersmann » (Kiessling-Heinze)<sup>51</sup>. La défense de *uera fuere* au v. 52, *aut si Pergameae sero rata carmina uatis | longaeuum ad Priami uera fuere caput*, est fourvoyée: le sens que cherche Fedeli en forçant *ad* serait donné par la conjecture *lata fuere* de Heyworth, si ce n'était un solécisme (voir Madvig *Opuscula academica* 1887, 576-583) : *transiluere* est une possibilité. Les passages qu'allègue Heyworth 2007 421 sont différents de *lata fuere* soit du point de vue du temps et/ou du mode soit du point de vue du sens et l'un d'eux est à lire autrement : I 4,9, *fuert collata* ; 15,35, *mentita fuisses* ; II 26,3, *fueras mentita* ; 28,21, *fuera deuota* ; 31,2, *aperta fuit* (cf. Madvig 580) ; III 10,29, *fuert... exacta* ; 23,11, *forsitan... fuerunt mandata* (v. l. *fuerint*) ; IV 7,8, *lateri uestis adusta fuit* (tournure possessive !).” Au v. 54, *Ilia tellus | uiuet et huic cineri Iuppiter arma dabit*, la conjecture *arua* (Garrod) mérite considération. Nous avons évoqué plus haut le v. 66.

I B. Au v. 71, le sens requiert *Fuge discere fata, Properti !* (texte de Heyworth), non *Caue (uage mss.) dicere fata*. Le texte corrigé *Accersis lacrimas cantans; auersus Apollo* (73) ne convient pas puisqu'Apollon conseille à Properce d'être poète. Le texte adopté par Heyworth, *Accersis lacrimas: auersus cantat Apollo*, se tient. Au v. 94, *heu sibi prolapso non bene cauit equo*, Heyworth a raison de permuter *bene* et *sibi* en ponctuant *heu bene prolapso, non sibi, cauit equo*. L'adjectif *uerus* au v. 107, *Aspicienda uia est caeli uerusque per astra | trames*, est faux: *caeli* a peut-être absorbé la première syllabe de *limus* « oblique ». Lire *Aspicienda plaga est caeli* ? L'euphémisme *dilige* dans *Victor Oiliade, rape nunc et dilige uatem* (117), est bizarre: *pollue, comprime* conviendraient. Dans le distique biographique 131-132, *Mox ubi bulla rudi dimissa est aurea collo, | matris et ante deos libera sumpta toga*, le syntagme *matris ante deos* semble faire difficulté, même si la *bull*a était abandonnée aux Lares, ce qui

<sup>51</sup> Si l'on voulait entendre « les rapides Ramnes », on pourrait signaler que Corsen, *Über Aussprache*, II 85, rattache *Ramnes* à la famille de *rap-ere*, fait valoir leur réputation de « racaille prédatrice » ou d'enleveurs de jeunes filles mais suggère que *Ramnes* exprimait originellement l'idée de célérité.

suggère *ante Lares*. Une autre possibilité est *ante oculos*. Au vers suivant, *tum tibi pauca suo de carmine dictat Apollo*, il faut peut-être *pectore* à la place de *carmine*. Fedeli lit *Et bene cum fixum mento decusseris uncum, | nil erit hoc: rostro te premet ansa suo* (141-142) et entend (384): « e per quanto cercherai di strappar via il gancio infisso al mento, non ci sarà niente da fare: la sua ansa farà forza su di te (= sul tuo mento) con la sua punta ». Explication à mon avis peu convaincante de *rostro... ansa suo*. La tradition donne *premit* ou *premat*, *ausa*, *nostro* et hésite entre *suo* et *tuo*; je suggère *rostro te reget ipsa* (*ipsa* Heyworth; peut-être *illa*) *tuo*, « elle saura bien te mener par le bout du nez ». *Rostrum* en ce sens (*OLD* s. v. 1c) est familier, ton qui n'est pas étranger à la poésie de Properce.

II. Ciccarelli ne prend la mesure des difficultés ni du premier vers, *Quid mirare meas tot in uno corpore formas ?* ni du second, *accipe Vertumni signa paterna dei*, où, sinon les trois derniers, du moins les deux derniers mots semblent devoir être mis *inter cruces*. Il me paraît évident que Properce avait, comme le veut une conjecture remontant à l'humanisme, formulé ainsi le début du poème: *Qui mirare meas tot in uno corpore formas, accipe...* Ciccarelli cite elle-même le mouvement analogue de l'*incipit* de I 21: on pourrait aussi mentionner celui de l'épigramme 22. La suite, mystérieuse tant qu'on n'aura pas de témoins plus fiables que ceux de notre tradition, pourrait bien être non le verbiage inane *signa paterna dei*, mais *fata canente deo*<sup>52</sup>, « écoute le destin de Vertumne, chanté par le dieu lui-même », conjecture que m'inspire la correction brillante mais non totalement satisfaisante *accipe Vertumni signa fatente deo* de Shackleton Bailey (cf. 20 *de se narranti tu modo crede deo*). Car ce dieu a bien eu un destin et c'est aussi lui qu'il raconte, tout en formant des vœux pour qu'il se perpétue indéfiniment (55-56). Nous savons, nous autres, que ce destin fut moins flatteur que ne le voulait ou ne le savait Properce: l'étrusque Voltumna<sup>53</sup> était une divinité autrement

<sup>52</sup> Comparer, pour la forme, Ovide (?) *Hér.* XXI 232 *quaeritur a Delphis fata canente deo*.

<sup>53</sup> Ciccarelli cite la littérature récente. Noter que Corssen, *Die Sprache der Etrusker*, II 107, distingue encore Vol-t-u-mna de Vor-t-u-mnus et en fait la « 'schützende' Bundesgötting » des Étrusques, rapprochant pour l'étymologie Var-una-s, « schützender, deckender ». Pour Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, 252, la déesse Voltumna « ist nichts anderes als die Familiengottheit der *ultimni* » et Vertumnus, qu'il distingue aussi de Voltumna, lui paraît aussi être une « divinité familiale » (Wissowa, article « Vertumnus » du lexique de Roscher VI 219, attribuée à tort à Schulze l'idée que les deux théonymes n'en font qu'un: Schulze veut seulement dire qu'il s'agit pour lui de deux « divinités familiales »). Cette féminisation n'eût pas déplu au dieu qui déclare *indue me Cois, fiam non dura puella* (clin d'œil du poète à sa *dura puella* I 17,16, elle aussi vêtue de *Coa*, II 1,5). Pour ma part, si j'osais, je suggérerais un lien de parenté entre *uol-tu-s* = *uultus* et Voltumna, « celui (celle) qui voit », de la racine \**wel*, sur laquelle on verra, particulièrement à propos de sa productivité théonymique, M. L. West, *Indo-European Myth and Poetry*, Oxford 2007, 146-7. Pour la formation *vol-t-* à partir d'un élargissement de la racine, rapprocher par exemple anglo-saxon *vlitan* « voir » et peut-être

plus importante en Étrurie que Vortumnus/Vertumnus à Rome. *Signa* se sera substitué à *fata* à cause des statues de Vertumnus que le dieu lui-même évoque. Une fois cette faute advenue et *deo* passant à *dei* sous l'influence de *Vertumni*, il devenait nécessaire de retoucher *canente* et, si creux soit-il, *paterna* aura semblé, dans l'urgence, suffire. Rapprocher l'excellente émendation de J. B. Hall *canentum* pour le fautif *parentum* chez Stace *Ach.* 12. Aux v. 11-12, *Seu, quia uertentis fructum praecerpimus anni, | Vertumni rursus credis id esse sacrum*, l'adverbe *rursus*, « d'altra parte », n'a pas de justification véritable et le *id* conjectural (*credis id* Postgate pour *credidit* des mss. autorisés) paraît gauche: *Vertumno fructus creditur esse sacer* (Ayrmann) exprime convenablement le sens requis. Ciccarelli ne s'interroge pas sur l'introduction chez Properce du peu poétique *id*<sup>54</sup>, qui au contraire enthousiasme la commentatrice: « il deittico *id*, infatti, crea un rapporto di consequenzialità ( ? ) tra la causa espressa nel verso precedente e il culto di Vertumno ». Les cerises mentionnées v. 15 sont douces, *hic dulces cerasos, hic autumnalia pruna | cernis et aestiuo mora rubere die*, mais *autumnalia* et *aestiuo* suggèrent *uernos*. *Vertumnus* semble une explication insérée au v. 35, *Est etiam (mea et Postgate 1897, mihi et Hanslik) aurigae species Vertumnus (cum uerbere Postgate 1894) et eius | traicit alterno qui leue pondus (corpus Passerat) equo*. Scaliger, dans sa note à Manilius V 85 (p. 391 de la *Plantiniana* de 1600), Corssen *Über Aussprache* II 171 et Postgate *Select Elegies of Propertius* 1881 202 postulent un nom commun *uertumnus*. Mais, tandis que Scaliger rapporte *uertumnus* à un « genre d'auriges » qui passe d'un quadriges à l'autre, Corssen rapporte *uertumnus* au *desultor* qui passe d'un cheval à l'autre. Ni Corssen ni Postgate 1881 ne s'expliquent davantage: entendent-ils « il (*Vertumnus*) est aussi *uertumnus*, un genre d'aurige et d'homme qui fait passer légèrement son corps d'un cheval à l'autre » ? Ciccarelli, dont les explications ne sont pas très claires, entend ainsi sauf qu'elle lit *Vertumnus*. Le passage a besoin d'un examen approfondi: ce que les commentateurs offrent est précisément « désultoire », désinvolte<sup>55</sup>.

---

gothique *wulthus* « gloire » si l'on en croit Walde cité dans Walde-Hoffmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*<sup>3</sup>, II 831 à l'article *voltus*. Pour le sens actif du suffixe participial, voir Corssen, *Über Aussprache*, II 170 ss. Si l'on accepte l'équation *Voltumna* = *Vortumnus*, les Romains se sont — bien naturellement — mépris sur l'étymologie du théonyme; il resterait pourtant peut-être un écho, bien lointain, certes, de l'étymologie proposée dans *Romanum satis est posse uidere forum* (6).

<sup>54</sup> Unique occurrence, très gauche et certainement fautive, chez Properce en I 20,2, où l'on verra la note de mon commentaire (à paraître).

<sup>55</sup> La page de L. Friedländer dans *Le Culte chez les Romains. Les jeux*, trad. Brissaud, II Paris 1890, 299 et l'article *desultor* de Saglio dans le *Daremberg-Saglio* II 111A-113A sont insuffisants. Scaliger et Friedländer citent le passage de Firmicus Maternus (VIII 6) où il est question de *qui saltu quadrigas transeat*. Selon Franz Skutsch, *Kleine Schriften*, Leipzig 1914, 419, *quadrigas* n'est pas nécessairement un contresens (hypothèse de Scaliger) sur *quadripedum*

Un examen plus critique doit aussi être accordé aux v. 37-40, ainsi imprimés par Ciccarelli:

Suppetat hic, pisces calamo praedabor et ibo  
mundus demissis institor in tunicis.  
Pastor me ad baculum possum curuare uel idem  
sirpiculis medio puluere ferre rosam.

*Suppetat hic* paraît un aménagement très insuffisant de la leçon traditionnelle fautive *suppet(/r)at hoc*, pour quoi Heyworth adopte l'ingénieux *sub petaso* (Alton). *Pastor me* (Ayrmann) pour *pastorem* et *curuare* (cj. ancienne anonyme) pour *curare* ne semblent pas non plus heureux; le contexte requiert *pastor ouem* (ainsi déjà Huleatt, avec *ouem* singulier collectif, comme plus loin *rosam*) et un verbe qui pourrait être sinon *curare* (*ad baculum* = *baculo innixus*, Ovide *Mét.* VIII 218), du moins *numerare* (cf. II 1,44 *enumerat miles uulnera, pastor oues*) ou *seruare*. Pour le dernier pentamètre, Ciccarelli 476 juxtapose des conjectures très libres (ainsi l'obscur et bizarre *sirpiculis media plebe referre rosam*) qu'elle agrmente de remarques non appréciatives. Peut-être suffit-il de corriger *medio* en *moto*: le commis s'efforce d'être rapide, image de célérité opposée à celle du berger qui se tient sur son bâton. La pertinence de *probata* dans *hortorum in manibus dona probata meis* (42) n'apparaît guère: *parata* introduirait une expression bien attestée dans le registre de l'offrande. Dans le distique 45-46 *nec flos ullus hiat pratis, quin ille decenter | impositus fronti langueat ante meae*, l'adverbe *ante* est vide de sens s'il ne devient préposition, *frontem ante meam* (Fea). Il y a peut-être un effet de surprise et un trait d'humour dans *langueat*; on aurait attendu *luceat*: cf. la traduction de La Roche-Aymon (Paris 1885), *En nul temps dans les prés ne s'élève une fleur | Qui ne vienne à mon front étaler sa couleur*, rendu qui évoque I 2,9 *Aspice quos summittat humus †formosa† colores*. Au v. 60, Ciccarelli préfère le bouche-trou transmis *grata* (*pauper in urbe deus*) au joli *pauper paupere in urbe deus* de Heyworth: je parie qu'elle a tort. Nous avons traité plus haut le problème posé par la leçon *Lycomedius* (51).

---

de Manilius V 86 mais peut provenir de V 73 *stare leui curru moderantem quattuor ora* (auquel cas il y a quand même contresens!). Pour ma part, je me demande si Maternus ne lisait pas chez Manilius *nec non alterno desultor sidere dorso | quadriiugum* (gén. pl., relevé chez Ennode par Neue-Wagener IV 296), ce qui expliquerait son erreur: il s'agit de passer d'un cheval à l'autre du quadrigé, non d'un quadrigé à l'autre. Le passage de Firmicus n'apparaît pas dans la communication de J.-P. Thuillier "Les desultores de l'Italie antique", *CRAI* 133, 1989, 33-53. Quant au passage de Properce, Thuillier se contente de le citer (49) en remarquant que « le poète, s'il n'emploie pas le mot lui-même [*desultor*], compare cependant sans ambiguïté — si l'on peut dire — le dieu Vertumnus, toujours changeant, à un voltigeur sautant avec légèreté d'un cheval sur l'autre ».

III. Les croix de la désespérance devraient inclure le substantif *noctes* (11), quoi qu'en ait Dimundo, qui ne rend pas justice à la restitution de Watt *et pacta haec foedera nobis*. Si elle discute *noxia* (d'une façon à mon avis peu satisfaisante), Dimundo ne dit pas un mot sur l'homéoteleute *pendent mea noxia uota* (17) et une partie des mérites de la correction de Guyet *mea pendent anxia uota* lui échappe. Je trouve tordues les explications qu'on va chercher pour maintenir *obliquo* contre *obliquum* dans *dignior obliquo funem qui torqueat Oeno* (21). Au v. 34, Dimundo paraît avoir raison d'adopter le verbe *suo* (Rossberg) en lieu et place de *suos* (sc. *gladios*, corrigé en *chlamydas* par Barber) mais tort de conserver *uelleri secta*, à quoi Heinsius substitue *uelleri lecta: et Tyria in chlamydas uelleri lecta suo*. Heyworth élimine le distique 37-38, *cogor et e tabula pictos ediscere mundos, | qualis et haec docti sit positura dei* et, si tel est le texte original de ce distique, on ne peut qu'approuver cette athétèse. Mais le distique est plus vraisemblablement corrompu: *pictum condiscere mundum* et *Arctoi (Arctoi déjà Hetzel) sit positura poli* ont l'air plausibles. En maintenant *essem* contre *issem* (Heinsius) dans *essem militiae sarcina fida tuae*, Dimundo néglige à la fois la phraséologie latine et la « vraisemblance paléographique » à laquelle elle est par ailleurs attachée, à contresens parfois. *Pater* peut-il subsister tout seul dans le texte conjectural qu'elle adopte *nec me tardarent Scythiae iuga, cum Pater altis | astricto in glaciem frigore uertit aquas* (47-48) ? On voudrait que Dimundo cite en toutes lettres un parallèle digne de ce nom. Le redondant *astricto* corrige *\*affricus*, qui a paru, je suppose, recouvrir *astrictus* mais semble recouvrir plutôt *astricus*, adjectif rare attesté dans les *Satires Ménippées* de Varron et chez Jules Valère. Properce a-t-il pu dire *pater astricus* ou doit-on *astricus* à un docte ancien ou médiéval ? Le poète aura plus vraisemblablement dit *pater aetheris* ou *aeris* (Rossberg). Dimundo lit *uertit* (Morgan), mais son commentaire défend la leçon transmise *nectit*: si, de fait, le texte transmis avait été *uertit*, j'aurais trouvé intéressante la conjecture *nectit*. *In glaciem uertit* est évidemment plus simple, mais, avec *nectit*, la locution *in glaciem*, résultative, est idiomatique. *Aperit clausos una puella lares* (54) est en faveur de *limina* (Heinsius) *surda* (55), non de *omnia surda* que défend Dimundo à coup de parallèles de pertinence limitée. Le v. 56 est relatif à une petite chienne nommée Craugis et *illa tui partem uindicat una toro* est une faute manifeste pour *illa tuam partem uindicat una tori*, correction de Guyet ou, mieux encore, *illa tori partem uindicat una tuam* (Heyworth). Au v. 64, avec *picta*, Palmer enlève une glose insérée dans le texte, *raptae odorato carbasa lina duci*, maintenu tel quel par Dimundo: ce qui avant tout dénonce la glose, ce n'est pas le fait que *carbasa* soit mis pour *carbasa*; c'est la tautologie *carbasa lina*, que le commentaire occulte.

IV. Nous avons discuté plus haut la ponctuation du v. 13. Au v. 7, qui suit le vers 14 dans le texte de Fedeli et qui est transmis ainsi, *Hunc Tatius fontem uallo praecingit acerno*, il est difficile de ne pas voir en *fontem* une faute par persévérance due à *fonte* (v. 14). Fedeli accepte la substitution de *laticem* (Barber) au même *fontem* aux v. 15-16, *Hinc Tarpeia deae fontem libauit: at illi | urgebat medium fictilis urna caput*. Fedeli rend avec Camps le parfait par « went to draw », mais *libare* signifie, si je ne m'abuse, « offrir en libation », non « puiser »: tel est aussi le cas en III 17,38, *libatum fundens in tua sacra merum*, « versant en libation le vin pur en ton honneur », passage que cite Fedeli pour illustrer le sens de « prendre de l'eau ». Je doute que le parfait puisse dans ce contexte signifier *libatum iit*, le plus-que-parfait *libarat* (Fontein) *libatum ierat*, et je crois plus volontiers que *libabat* (Hutchinson) peut vouloir dire *libatum ibat* ou *libaturus erat*. Hutchinson y voit un imparfait de répétition; c'est l'aspect de l'action qui m'intéresse, dans la mesure où il rend possible l'idée que le moment en vue est celui où Tarpeia emporte l'eau qu'elle vient de puiser afin d'en faire libation. Fedeli s'efforce de justifier *medium caput*: je crois qu'il faut *summum caput* et j'en veux pour preuve le passage qu'il cite lui-même (629), *ponitur e summa fictilis urna coma* (Ovide *Fastes* III 14). Je regrette que Fedeli suive Heyworth en écartant *tum* (Rossberg) pour *tu* (v. 48), mais c'est surtout le problème du v. 50 qui m'intéresse: *Lubrica tota uia est et perfida: quippe latentes | fallaci celat limite semper aquas. Semper* cache le sujet de *celat*: *caespes* (Palmer) ou peut-être *muscus*. Au v. 61, les éditeurs paraissent insensibles à la difficulté de *Adde, Hymenaeae, modos !* Pourtant *Ede* (Guyet) est une conjecture évidente. *Bracchia* (v. 28) a peut-être amené une faute par persévérance au v. 67, *Dixit et incerto permisit bracchia somno*: Fedeli brode sur l'emploi de *bracchia* ici, mais Properce a dû écrire *lumina* ou *pectora* (Markland), sinon *corpora*. Tels que Heyworth et Fedeli les impriment, les v. 73-78 ne peuvent être attribués à Properce, même si Fedeli substitue *deliciis* à *diuitiis* au v. 76, *cum pagana madent fercula diuitiis*. Il faut peut-être *natant*, qui est propre à indiquer l'abondance, à la place de *madent*. *Immundos* (v. 78) est particulièrement ridicule dans le distique *cumque super raros faeni flammantis aceruos | traicit immundos ebria turba pedes*. La solution la plus simple est *immunis* « indemnes ». Aux v. 73-74, le meilleur moyen de mettre en relation *festus* et *dies* est de substituer *qui* (Phillimore) à *hic*: *Vrbi festus erat (dixere Parilia patres), | qui primus coepit moenibus esse, dies. Vrbi (urui Richmond)* n'est guère moins suspect au début du v. 73 que *urbe* à la fin du v. 75, *annua pastorum conuiuia, lusus in urbe (herba Fontein, umbra Housman)*. Le rejet de la correction *dapibus* (Jacob) pour *dubius* v. 83 entraîne la malheureuse mise *inter cruces* de *festoque remissus*: pourtant, *Mons erat ascensus, dapibus festoque remissus* semble irréprochable. Fedeli aurait mieux fait ici de s'inspirer de Goold que de Heyworth. Au v. 85, *Omnia praebebant somnos*, que Fedeli maintient,



est tout à fait incongru: Heyworth opte pour *omnia praebebat somnus* (Markland), mais *omnia carpebant somnos* (Lütjohann) cadre mieux avec le contexte. Comme Heyworth, Fedeli accepte la transposition, après le v. 86, des v. 17-18, *Et satis una malae potuit mors esse puellae | quae uoluit flammis fallere, Vesta, tuas ?* La question rhétorique est, en l'état, formulée avec une improbable maladresse; s'il faut garder le distique (et je crois que Hutchinson a tort de l'athétiser), il convient vraisemblablement de lire *Nec satis* (Postgate) et de supprimer le point d'interrogation. Properce n'a pu écrire le distique final que lui prête Fedeli, *A duce Tarpeium mons est cognomen adeptus. | O uigil, iniustae praemia sortis habes*. Au moins possible et sensé serait *A nece Tarpeiae (Bassanus) mons est cognomen adeptus. | Haec o uix iuste praemia fraudis (Damsté) habes*.

V. Dans *et tua, quod non uis, sentiat umbra sitim* (2), Dimundo aurait dû étendre les *cruces* à *quod non uis* et non seulement à *non uis*. Si Heyworth n'a pas rencontré le vrai avec son *perpetuam*, perdu après *tua* et remplacé par un bouche-trou particulièrement malheureux — l'objection de Dimundo, selon qui *perpetuam* n'a pas de plausibilité paléographique, porte à faux —, je risque *Tantaleam*. Dimundo admet *cineri* ablatif<sup>56</sup> dans *nec sedeant cineri Manes* (3), « may your ghost not settle in the ashes » (Heyworth). Mais que *cineri* soit ablatif ou datif, la diction est obscure et suspecte. Rothstein cite comme inspiré du passage de Properce *CLE 197,2 adsint quieti cineribus Manes tuis* (cf. Shackleton Bailey 1956 240), ce qui suggère chez Properce lui-même *adsint nec cineri Manes* (cf. 50 *nauta nec...*; I 2 29 *unica nec desit...*; III 22 35 *cornua nec ualuit*; IV 8 56 *spectaclum capta nec minus urbe fuit*; IV 11,94 *caelibis ad curas nec uacet ulla uia*). La restitution fautive de l'ordre habituel *nec adsint* aura entraîné un remaniement.

Dimundo défend le futur *poterit* dans *Illa uelit, poterit magnas non ducere ferrum* (v. 9) en minorant le problème posé par le fait que les verbes des autres phrases sont au passé: le maintien du futur est cher payé quand *poterat* (Fontein) s'offre de lui-même. Heyworth lui-même conserve *poterit* mais traduit « would », c'est-à-dire *poterat*. Il est vrai que, dans le distique *Quippe et, Collinas ad fossam mouerit herbas, | stantia currenti diluerentur aqua* (11-12), Dimundo met *mouerit* sur le même plan que *uelit* et *poterit*, difficiles, dit-elle, à concilier avec « l'idea che la lena sia già morta »; pourtant, *mouerit* n'est pas un potentiel et, si on lit *poterat*, le présent *uelit* équivaut à *uellet* ou *uoluerit*, conformément à une liberté dans la concordance des temps qui s'explique par la commodité métrique et que Dimundo 734 illustre. Elle veut que *ad fossam mouerit herbas* signifie « mescolare nel

<sup>56</sup> Forme (ablatif instrumental *-id*) non encore totalement éliminée par la forme concurrente en *-e* (K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, II 2, Strasbourg 1890, 593-4).

calderone presso una fossa »: c'est à mon avis tout à fait improbable. Si ces mots sont correctement transmis, ils doivent signifier « should she move herbs gathered at the Colline gate to a ditch » (Heyworth). Mais *mouerit* suggère presque irrésistiblement *umbras* (Heinsius), « évoquer les morts au bord du fossé »: les commentateurs signalent que les Vestales impures étaient enterrées vivantes dans le *Campus Sceleratus* derrière la Porte Colline, et c'est avec plus d'à-propos qu'il ne croyait que Rothstein comparait Horace *Sat. I 30,28-29 cruor in fossam confusus, ut inde* (« par ce moyen ») | *Manis elicerent*. Le participe substantivé *stantia*, qui, selon l'explication préférée par Dimundo, désignerait des roches, fait difficulté. S'il s'agit bien de pierres liquéfiées (car l'explication de *stantia* par « standing crops » produit un quasi non-sens), il faut un substantif adéquat pour les désigner et, s'il s'agit bien d'évoquer les morts dans la proposition précédente, on ne peut plus faire de cette proposition la protase de l'apodose dont le verbe est *diluerentur*, car l'évocation des morts et la liquéfaction des pierres n'ont pas de rapport entre elles. On serait donc amené à coordonner les deux propositions: *Quippe et Collinas ad fossam mouerit umbras | saxaque currenti diluerentur aqua*: « c'est qu'aussi<sup>57</sup> elle pouvait évoquer les Ombres de la Porte Colline au bord du fossé et dissoudre les pierres en eau courante ». J'emprunte *saxaque* à Heinsius. Pour le subjonctif imparfait hors du système conditionnel au sens du potentiel du passé, comparer *cogeret* v. 8<sup>58</sup>; pour le subjonctif parfait dans le même sens, voir Hofmann-Szantyr 334 b, non sans les réflexions pénétrantes de Delbrück *Vergleichende Syntax* II Strasbourg 1897 389-390.

Les *cruces* des v. 19-20 auraient dû inclure *Exorabat opus uerbis* et le double génitif *Eurypylique... Coae textura Mineruae* (23) n'aurait pas dû être maintenu au détriment de la correction d'Heinsius *Eurypylis*. Les *secta(que) ab Attalicis putria signa toris* (24), « crumbling figures cut from Attalus' <golden> bed-covers » (Heyworth), provoquent la stupéfaction: il doit s'agir de broderie, prétendument inventée par Attale de Pergame, faite au moyen de fil d'or et l'on attendrait à peu près *textaque in Attalicis aurea signa toris*<sup>59</sup>, « les figures tissées en fil d'or qu'on trouve sur les couvre-lits à la façon d'Attale », cf. II 13 22 *nec sit in Attalico mors mea nixa toro*. L'incongru *putria* provient, je présume, de la condamnation d'un lecteur

<sup>57</sup> Dimundo fait injure à Heinsius en laissant entendre que s'il ne comprend pas le lien entre les deux propositions, c'est qu'il attribue à *quippe* « il valore di congiunzione causale da collegare a *mouerit* ». J'ignore à quel usage de *quippe* se réfère Dimundo; ici on a l'idiomatique *quippe et*, connu comme tel du *ThLL* V 2 912,77-78 et dont on rapprochera *nam et*, Hand, *Tursellinus* II 508 ss. Heinsius, qui corrige *quippe et*, n'a peut-être pas tout à fait compris le passage, mais nous verrons qu'il en a mieux vu les difficultés que Dimundo, qui aurait mieux fait de chercher à comprendre où l'illustre érudit voulait en venir.

<sup>58</sup> Comme d'autres commentateurs, Dimundo ne discute pas cet usage pourtant remarquable du subjonctif. Elle ne commente pas non plus *iussisses* IV 7,30 « tu aurais pu, tu aurais dû demander ».

<sup>59</sup> *Texta et in* ont déjà été trouvés le premier par l'humanisme italien, le second par Heinsius.

moralisateur et *secta... ab* résulte peut-être de la mécompréhension de *signa*, pris au sens qu'a ce mot dans un passage rapproché à mauvais escient par certains commentateurs, Stace *Silves* III 1 38 *signis crescit torus asper eburnis*. L'explication confuse de *sine aere* par Dimundo 780 dans *istius tibi sit surda sine aere lyra* (58) me paraît désespérée: je regrette que ni Heyworth ni elle ne mentionnent la conjecture humaniste (cf. Hanslik 1979) retrouvée par Vahlen *surda sine aure*, pléonasme idiomatique du type *sine tegmine nuda*<sup>60</sup>. Deux fautes déparent le beau distique *Vidi ego odorati uictura rosaria Paesti | sub matutino cocta iacere Noto* (61-62): en l'état, *uictura* ne saurait signifier à lui seul « che parevano destinati a vivere a lungo » et il ne peut provenir du verbe *uincere* que si l'on restitue *odoratum uictura rosaria Paestum* (Schippers): les parallèles cités par Dimundo 783 montrent la justesse de la correction qu'elle écarte; ensuite, l'étrange *cocta* provient du v. 26 *murreaque in Parthis pocula cocta focis*: Stace *Théb.* VII 224 dit (*rosaria*) *usta Noto* et je gage que Propertius avait écrit *tosta* (ainsi déjà Cornelissen). Après avoir regretté que Dimundo n'accorde pas sa place à *crebrescere* (Housman<sup>61</sup>) pour *concrecere* (67) — très problématique s'agissant de toux —, relevons la faiblesse frappante de l'épithète *paternas* dans *atque animam in tegetes putrem exspirare paternas*. Propertius avait peut-être écrit *palustres* ou *palustris*: Dimundo cite Festus 444,15 Lindsay *scirpus est id, quod in palustribus locis nascitur leue et procerum, unde tegetes fiunt*; nous ajoutons Martial XI 32,2 *nec tibi de bibula sarta palude teges*. Pour ce qui est du v. 72, *immundo pallida mitra situ*, il suffit d'un coup d'œil à la rubrique afférente de l'article *pallidus* du *ThLL* (X1 131,70 ss.) à laquelle renvoie Dimundo pour apercevoir l'hétérogénéité du passage de Propertius. La correction *squalida* (Heinsius) a tout pour séduire (cf. par exemple Sénèque *Phèdre* 471 *orbis iacebit squalido turpis situ*; *N. Q.* V 18,5 *ne quid esset situ squalidum*; Quintilien, *I. O.* X,1 30 *arma squalere situ ac robigine*).

VI. Fedeli condamne maintenant *pelagus* v. 17, *Actia Iuleae pelagus monumenta carinae*<sup>62</sup>, mais défend encore le libellé du vers suivant,

<sup>60</sup> Voir J. Vahlen, *Gesammelte Schriften* II, Leipzig 1923, 128, 325 et 853.

<sup>61</sup> En observant que Heyworth préfère la forme « plus rare » *crebescere*, Dimundo ne tient pas compte des observations de F. Bücheler dans son bel article “R R im Anlaut benachbarter Silben im Latein”, *NJPHP* 105, 1872, 109-19, spécialement 113-116, dont la conclusion suggère que la forme classique était *crebrescere*. Dans ce cas, la graphie tardive *crebescere* aura abouti à *crescere*, qui aura, à son tour, appelé le remaniement métrique *concrecere*.

<sup>62</sup> Heyworth me paraît avoir tort de préférer son bien faible *celebrant* à *Leucas*, l'*emendatio palmaris* de Markland (*PELAGVS* est presque un anagramme de *LEV CAS*). Markland suggère cette correction dans une note critique (p. 307) à un passage de Stace, *Silves* V 3,154, où *LEVCADE* s'est corrompu en *CALC(h)IDE*, *non formidata temeraria Chalcide Sappho* (voir mon commentaire critique *ad loc.*). Là aussi il a pu y avoir une permutation, *CALEVDE*, qui fit l'objet d'une correction, peut-être animée par l'intention d'introduire un jeu de mots

*nautarum uotis non operosa uia*: « i vota dei naviganti possono solo riguardare il felice raggiungimento del porto », « qui, ovviamente, si tratta del percorso [*uia*] che la nave deve compiere per raggiungere il porto », « *non operosa* ha il senso di ‘non faticoso’ e quindi, se si considera la litote, di ‘agevole’ ». Je ne comprends pas comment Fedeli peut trouver tout cela éclairé par les vers de Virgile qu’il cite, *Én.* III 274–275, où il est question de *formidatus nautis... Apollo*. Je crois bien que ce témoignage et l’épigramme A. P. VI 251 (Philippe) dont Fedeli cite le dernier distique contredisent le vers de Properce tel qu’il est transmis: on attendrait non *non operosa* mais au contraire *operosa*, d’où la correction de *non* en *nunc* (Carutti, cf. *nunc onerata* Heyworth), mais *nunc* est faux, car la dangerosité et le besoin de recourir aux prières ne datent pas d’ « aujourd’hui ». Je suggère *nautarum uotis exsuperanda uia*, « trajet que les marins ne peuvent accomplir/surmonter que grâce à des prières ». L’expression (au sens d’ « achever ») est dans Avienus *Orae maritimae* I 178–180, *Et rursus inde si petat quisquam pede | Tartessorum littus, exsuperet uiam | uix luce quarta*. La graphie de certains mss. est *exuperet*; chez Properce, *exuperanda* serait devenu \**exoperanda*, corrigé en <non> *operosa*.

En conservant *arcus* au v. 55, Fedeli inflige à Properce le résultat d’une faute par anticipation: *Dixerat et pharetrae pondus consumit in arcus* (*hostes* Heyworth): | *proxima post arcus Caesaris hasta fuit*. Pour faire échec à la correction évidente *furit* (Guyet, Heinsius), Fedeli conteste le parallèle de Valerius Flaccus I 144 *ense furens* au motif que c’est Jason et non l’épée qui *furit*: cela s’appelle *hariolari*. Apollon seconde César (Auguste), Rome triomphe de l’Égypte et César (Jules) constate qu’Auguste est bien son fils: *Sum deus; est nostri sanguinis ista fides* (60). Telle semble être la *paradosis*. Le *sum deus* qu’elle prête à César est d’une fatuité creuse que Fedeli récuse: comme en 1984, il lit *Tu deus*. Mais est-ce vraiment de divinité qu’il est question ? *Est nostri sanguinis ista fides*, « cette victoire tienne est la preuve de ton appartenance au même sang que moi », laisse la divinité hors du jeu. La solution est peut-être *Tu meus es* (*Tu meus* Baehrens<sup>63</sup>) ou *En meus es; nostri sanguinis ista fides* (pour *En*, cf. XI 14 *en sum quod digitis quinque legatur onus* et, mieux, Ovide *Mét.* XV 677 *En deus est, deus est*<sup>64</sup>). Il me semble qu’il y a entre (*tu...*) *es* et *ista*, entre *meus* et *nostri*

spirituel entre *temeraria* et χάλκεος. Selon Bücheler ap. Fr. Vollmer, *P. Papinii Statii Silvarum libri*, Leipzig, 1898, 539, le trait d’esprit vient de Stace. Je ne cesse d’être surpris qu’un Wilamowitz (*Sappho und Simonides* 28–29), se laissant égarer par Vollmer et Bücheler, ait pu défendre *Chalcide*: ce fourvoisement chez un tel érudit garantit du moins l’immunité à des érudits de moindre envergure qui commettent des erreurs encore plus graves.

<sup>63</sup> Voir Havet, 1916, 122–3. Les deux propositions juxtaposées sont une magnifique illustration du chapitre « Prädikat » du livre déjà mentionné de Brugmann, *Die Syntax des einfachen Satzes im Indogermanischen*, 57 ss.

<sup>64</sup> En faveur de ce texte, qui est celui de l’édition oxonienne de R. Tarrant (2004), voir H. Magnus, *Studien zur Überlieferung und Kritik der Metamorphosen Ovids, Fünfter Teil*:

une correspondance très heureuse. Noter ces potentiels parallèles chrétiens, Augustin *Sermo de tempore barbarico* VIII (XL 705-706 Migne; paroles du père au frère du fils prodigue et du Christ à Pierre) *Fili, tu meus es et mecum es semper et omnia mea tua sunt*; Rosvith (CXXXVII 1083,11-13 Migne) *Post haec intonuit solio uox Patris ab alto, | dicens ad proprium diuino famine Natum: | « Tu meus es charus percerte Filius unus... »* (V. Rétif de la Bretonne, *Poésies latines de Rosvith religieuse saxonne du X<sup>e</sup> siècle*, Paris 1854 126,6-8).

Au v. 72, *blanditiaeque fluant per mea colla rosae*, Fedeli a raison d'écartier la leçon « autorisée » *blanditiae* — à savoir, expliquait-on<sup>65</sup>, *blanditiae rosae*, gén. sing. = *rosa blanda*, singulier collectif —, mais la correction qu'il adopte *blanditae* n'est qu'un pis-aller « paléographique » et j'espère ne pas choquer en disant que l'astuce également « paléographique » *blandae utrimque* (Lachmann suivi par Heyworth) vaut mieux mais pas beaucoup mieux. Il suffit de citer l'hexamètre précédent, *candida nunc molli subeant conuiuia luco*, et de se rappeler la dilection de la poésie latine pour le contraste blanc/rouge<sup>66</sup> pour s'aviser que *puniceae* (Waardenburgh; *puniceae* < *baniciae* < *blandiciae* = *blanditiae* ?) a de sérieuses chances d'être ce que Properce avait écrit<sup>67</sup>. Gould saisit l'opportunité que lui donne la correction de Canter *irritat* pour *irritet* (75): Heyworth et Fedeli la laissent passer. La façon dont, chez Fedeli (non moins que chez Heyworth), le sujet (79) du verbe *reddit* et ce verbe (80) sont disjoints, *hic referat sero constrictum*<sup>68</sup> *foedere Parthum*: | « *Reddit signa Remi, mox dabit ipse sua...*, est très gauche. Cette gaucherie, le fait qu'un *hic* précédent (78) s'oppose déjà à *ille* (77) et le fait, trop peu remarqué, que les deux derniers vers paraissent impliquer que les vers 80-84 soient mis dans la bouche de la *persona loquens*, suggèrent une autre organisation du passage, dont Hutchinson 2006 eut l'idée: *Haec referam*: « *Sero constrictus foedere Parthus | reddit signa Remi, mox dabit ipse sua.*

---

*Liber XV*, programme du Sophien-Gymnasium, Berlin 1893, 25-6. — Citons aussi, pour ce qui est du vers de Properce, *En deus est: nostri sanguinis ista fides* de Hanslik, 1979. Ce dernier se trompe en attribuant à Markland et à Lachmann *En* pour *Tu*: ils ont suggéré *en nostri sanguinis ista fides*.

<sup>65</sup> Ch. W. Mitscherlich, *Lectiones in Catullum et Propertium*, Göttingen 1786, 166 (avec, pour alternative, la correction *Paestanaeque*). À méditer cette remarque de Mitscherlich au sujet de *blanditae*, défendu par Fedeli: *Nolim tamen Propertio, ut dicam, quae sententiam* (lire *sentiam*), *insolentius hoc verbum a magno Scaligero intrusum*.

<sup>66</sup> On verra ma note à I 20 37-38.

<sup>67</sup> Voir Verg., *ecl.* V 17; Hor., *car.* IV 10,4.

<sup>68</sup> *Constrictum* Hardie ap. Hutchinson, 2006, 169: *confessum* mss. Le terme technique serait *obstrictum foedere*. Fedeli a raison de mettre en valeur la conjecture de Hardie.

VII. S'il est normal que le feu ait rongé le béryl qui rehaussait la main de la défunte Cynthie, il est étonnant que l'eau du Léthé ait usé par frottement ses *summa ora: adederat* (9) et *trita* (v. 16) ont peut-être contribué à la substitution de *triuerat* (10) à *tinxerat* (Schrader). Dimundo ne s'interroge pas davantage sur *triuerat* que sur *curuum* dans *Denique quis nostro curuum te funere uidit, | atram quis lacrimis incaluisse togam ?* (27-28). Pourtant *furuum* (Passerat, Heinsius) est une bonne idée. Par ailleurs, le mot approprié est non *incaluisse*, mais *inmaduisse*, conjecture humaniste qui méritait mieux que d'être citée comme un (prétendu) synonyme plus pauvre de *incaluisse*. Cynthie reproche à Properce l'absence de ses hommages funéraires; à la place, une rivale se pavane dans une tunique de dessus dont le bas est bordé par une large bande de pourpre et d'or (*cyclas*): *Quae modo per uiles inspecta est publica noctes, | haec nunc aurata cyclade signat humum* (39-40). Le contraste entre les deux vers suggère *per uiles spectata est publica uestes; inspecta est* fait plus difficulté que les commentateurs ne veulent bien le dire. La diction *per uestes uiles* (instrumental et modal, cf. I 2,2 *tenuis Coa ueste mouere sinus*; III IX 26 *onerare tuam fixa per arma domum*) aura surpris<sup>69</sup> et amené la retouche *noctes*. Pour l'usage libre de la préposition *per* (*per uestes = in ueste*) comparer III 13,29-30 *mixta referre | lilia uimineos lucida per calathos*; IV 3 26 *det mihi plorandas per tua colla notas*. D'après la variante la plus autorisée, la même rivale *grauiora rependit iniquis pensa quasillis* (41): la vraie leçon me paraît être *reponit*, « elle place en récompense », c'est-à-dire en rétribution des propos favorables tenus sur la beauté de leur précédente maîtresse par les servantes de la nouvelle (42). *Reponit* est préférable à *imponit* (Hutchinson). Cynthie révèle la bipartition des Enfers *turpem... per amnem* (55): l'évocation des turpitudes qui suit a dû retentir sur l'épithète du fleuve, qui, je crois, était originellement *tristem* (Burman): Dimundo cite justement Virgile *Én.* VI 438. Elle lit *Andromedeque et Hypermestre sine fraude marita | narrant historiae nota pericla suae* (63-64), mais les objections que formule Havet 1916 126 contre cette anticipation par *narrant* de *narrat* (66) sont considérables et la correction de *pectora nota* en *nota pericla* (Heimreich), comme toute correction impliquant le maintien de *narrant*, doit être retirée. Havet suggère *Errant, historiae nota pectora piae*, « âmes connues pour une légende pie » et cite III 13,56 pour la confusion *pius/tuus*.

Le tableautin bucolique *Ramosis Anio qua pomifer incubat aruis* (81) a légitimement surpris et les justifications tortueuses du texte transmis qu'offrent Heyworth et Dimundo s'évanouissent devant la perfection intrinsèque de la

<sup>69</sup> L'usage propertien de la préposition *per* est parfois remarquable: Hertzberg (dans le premier tome de son édition, 1843 133) relève III 5,5 *per bracchia*. Voir aussi Rothstein à I 5,5 et l'index de Butler & Barber s. v. *per*. Aucune remarque sur *per* dans le chapitre pertinent de la monographie de H. Tränkle 1960, aucune entrée *per* dans l'index de l'édition de Fedeli 1984 et dans l'index du présent commentaire, bien que Fedeli commente *per iubas* IV 4 20.

correction de Broukhusius et sa plausibilité « paléographique » ou, pour mieux dire, la facilité des fautes qu'elle implique. Broukhusius suggère (*verissime et ingeniose* Bentley à Horace *Odes* I 7,14, *pulcherrime* Lachmann<sup>70</sup>) *Pomosis... spumifer*, conformément à la caractérisation connue de l'Anio<sup>71</sup> et à l'évocation des *pomaria* qui le bordent. Dimundo cite Ovide *Amours* III 6,45-46 *Nec te praetereo qui, per caua saxa uolutans, | Tiburis Argei pomifer arua rigas*, mais il suffit de consulter l'apparat de l'édition de Ramirez de Verger (2006<sup>2</sup>) pour s'aviser que *spumifer* est une variante de *pomifer* et que Bentley (au passage d'Horace) défend *pomifera* (cf. Silius IV 225), avec raison<sup>72</sup>. C'est dans ce paysage idyllique que Cynthie veut que son chantre et amant grave l'épithète qu'elle lui dicte: *hic* (v. l. *hoc* !) *carmen media dignum me scribe columna* (83). Dimundo ne dit rien de *media*; Hutchinson explique « for easy reading and visibility; contrast Luc. 8.821-822 ». Mais Properce est un poète, non un épigraphiste, et *media* paraît ici une précision pédante et malheureuse: lire *nitida* (cf. Juvénal XIV 60) ? L'épithète aurait de l'à-propos après le rappel du fait que dans le voisinage de Tivoli l'ivoire garde sa blancheur éclatante, (*qua...*) *et numquam Herculeo numine pallet ebur* (82). Voici l'un des derniers conseils de Cynthie: *Nec tu sperne piis uenientia somnia portis: | cum pia uenerunt, somnia pondus habent* (87-88). Le vers 88 est une très gauche lapalissade et je tiens *cum pia* pour un affreux bouche-trou: je lirais *his* (ou *haec*) *quae uenerunt, somnia pondus habent*, « les songes qui passent par ces portes, (ceux-là seuls) sont substantiels ».

VIII Le détour à Lanuvium, pour voir le rituel local du *draco*, vaut la peine: *tam rarae non perit hora morae* (4). *Gratae* (Housman) est écarté par les éditeurs mais paraît s'imposer. Fedeli a raison de mettre entre croix le second hémistiche *tale iter omne cauet* (6) — que la ponctuation *uirgo, tale iter omne caue* n'améliore pas — et de ne pas trouver entièrement satisfaisante la conjecture placée par Housman en marge de son exemplaire de l'édition de Baehrens 1880 et adoptée par Heyworth, *tale iter omen habet*. C'est « paléographiquement » astucieux mais, pour le sens, creux. Élien (*N. A.* XI 16) rapporte un détail non dénué d'importance et absent du texte transmis de Properce, à savoir qu'un bandeau empêche les jeunes filles d'y

<sup>70</sup> Voir aussi la remarque, cruelle pour ceux qui défendent, voire même exaltent, la *paradoxis*, de Housman *Classical Papers* 1237.

<sup>71</sup> Voir P. Burman à Ovide *Amours* III 6,46, Amsterdam 1727, I 492.

<sup>72</sup> Dimundo 520 rapproche de IV 3,4 *haec erit e lacrimis facta litura meis* « l'antecedente letterario del *topos* », à savoir Catulle LVIII 2, *conscriptum hoc lacrimis mittis epistolium*, mais le *topos* (et le bon sens) réclame *conspersum* (Schrader), ce qui n'a échappé ni à Baehrens dans son commentaire de Catulle, 492, bien qu'il préfère sa propre et regrettable correction *constrictum e lacrimis*, ni à J. M. Trappes-Lomax, *Catullus: A Textual Reappraisal*, Swansea 2007, 227-8.

voir. L'hémistiche corrompu était-il relatif à cela ? Dans ce cas, je suggère la parenthèse (*taenia lumen habet*). La Phyllis qui consolera le locuteur est *sobria grata parum: cum bibit, omne decet* (30), c'est-à-dire, explique Fedeli, soit *omne decet in illa*, « when she drinks, all charm » (Heyworth), soit *omne decet ei* (lire *eam*), « elle se permet tout ». Le contexte me paraît nettement en faveur de la première interprétation, qu'exprimerait mieux *omne decus*, tour bien connu (qu'il suffise ici d'invoquer Virgile *Buc. V 34 tu decus omne tuis*). Il est regrettable que Fedeli n'adopte pas le certain *discubitus* (Palmer) pour *concupitus* (36) et qu'il ne mette pas entre croix *Nile, tuus* (39). La table qui tombe sur ses pieds, *reccidit inque suos mensa supina pedes* (44), est un non-sens: il y a peut-être là un cas intéressant d'« erreur polaire », *inque suum... caput* (Heyworth). Le locuteur fait la fête, présent de corps mais absent d'esprit, car il pense à Cynthie, qui fait une irruption fracassante: *Lanuui ad portas, ei mihi, totus eram, | cum subito rauci sonuerunt cardine postes* (48-49). Je ne comprends pas pourquoi Fedeli met un point entre *eram* et *cum*. C'est bien connu que, dans la figure de grammaire du *cum inuersum*, l'opposition des durées peut être mise en valeur par un adverbe du sens de *subito*, mais ici il manque un mot rattaché à *cardine*: je suggère que *subito* s'est substitué à *moto* (cf. Ovide *Amours I 6,2 moto cardine pande forem, 49 uerso sonuerunt cardine postes*). *Nec mora, cum totas resupinat Cynthia ualuas* (51), lisent les manuscrits, mais *totas* est bizarre et la phraséologie juste serait *contortas... ualuas* (cf. Valerius I 609): dans les deux autres occurrences de *nec mora* (IV 84; X 36), il y a parataxe et *cum* est absent. Le locuteur décrit sa réaction de surprise avec pittoresque: *Pocula mi digitos inter cecidere remissos | pallueruntque ipso labra soluta mero* (54-55). *Soluta* ne fait pas sourciller Fedeli; je soupçonne qu'il y a faute par anticipation de *solutis* v. 60 et/ou par permutation de lettres et que Properce avait écrit *lutosa* « barbouillées » (cf. Stace *Silves IV 9 39 dulci defruta uel lutosa caeno*). L'arrivée brutale de Cynthie fait pâlir les lèvres du locuteur rougies par le vin: c'est juste le contraire des *rosea labella* du Gellius de Catulle LXXX, qui deviennent *hiberna candidiora niue* parce qu'elles sont *emulso (labra) notata sero*. Les fureurs de Cynthie réveillent tout le quartier, mais Fedeli croit encore à la leçon transmise *lumina* dans *lumina sopitos turbant elata Quirites* (58): certes, il a raison de critiquer le très « paléographique » *Crimina* adopté par Heyworth, mais il aurait dû s'intéresser à *Iurgia* de Baehrens. Fedeli aurait au moins dû discuter la variante *cui*, qui remédie au lien défectueux que constitue *cum* (72): si Heyworth avait, comme Goold, adopté *cui*, cela aurait du moins sensibilisé Fedeli à la difficulté. Fedeli se bat inutilement les flancs pour défendre *riserat* (82): on ne peut faire sans la restitution du parfait (*risit* et Heyworth).

On considère ordinairement la conclusion (réconciliation dans le lit), *Atque ita mutato per singula pallia lecto | respondi, et toto soluimus*



*arma toro*, comme gâchée par la faute *respondi*, qui répète *respondi* du v. 81. Fedeli trouve bon de défendre *respondi* « sinonimo di *satisfeci*, ovviamente in senso erotico ». Mais les vers qui précèdent n'expriment aucune « exigence sexuelle » de Cynthie et Vahlen (*Gesammelte Schriften* II 125), dont Fedeli invoque la défense de *respondi*, n'a en vue que le commandement de Cynthie relatif au ménage et à la purification. Le distique conclusif n'est, à notre avis, plus relatif à ces derniers. Non seulement nous pensons que *respondi* est gâté mais nous étendons le soupçon à *toto* (*noto* Heinsius, laissant de côté, à juste titre, III 31 *tum queror in toto non sidere pallia lecto*) et surtout à *mutato per singula pallia lecto*. Que vient, en effet, faire cette évocation alambiquée et même, nous semble-t-il, étrange du changement du lit « d'un drap l'autre », « drap par drap », « drap après drap », dans la scène où les deux amants se réconcilient en faisant l'amour ? *Soluimus arma* indique à la fois la résolution du conflit et l'orgasme qui clôt les ébats. Je crois deviner, sous *mutato per singula pallia lecto*, qu'a peut-être suggéré la variante *et totas iterum mutare lacernas* (85), l'évocation de ces ébats: *turbato per singula proelia lecto*, « après que nos ébats successifs eurent mis le lit en désordre » (cf. II 1,45 *angusto uersamus proelia lecto*, et, sur les souffrances du lit d'amour, comparer Catulle VI 9-11; Horace *Épodes* XII 11-12 *iamque subando | tenta cubilia tectaue rumpit*; Properce II 29,35-36; Ovide *Amours* III 14,26). *Respondi* et nous paraît avoir pris la place d'un participe indiquant la fatigue amoureuse, *defessi* (cf. *Epistula Sapphus* 49-50). Au total, *Atque ita turbato per singula proelia lecto | defessi noto soluimus arma toro*, nous semble former une conclusion plausible, digne, pour le sens et le style, du poème et de son auteur.

IX. Tite-Live I 7,5 présente Cacus comme *pastor accola eius loci* et il faudrait se demander si cela ne corrobore pas le remplacement de *incola* (9) par *accola*, conjecturé ici par Schrader, dont j'ai accepté la même correction chez Valerius Flaccus IV 513. La ruse de Cacus n'échappa point: *nec sine teste deo furtum* (13), lit Fedeli 1133-1134 d'après Heyworth pour *furem*, qui, joint au second hémistiche, contribuait à former une jolie anaphore, *furem sonuere iuuenci*, | *furis et implacidas diruit ira fores*, et une expression frappante mais tout à fait intelligible et latine, *furem sonuere* « indiquèrent le voleur en mugissant ». Rothstein explique et illustre le tour et les objections que formule Hutchinson portent à faux. *Furtum* crée d'ailleurs une ambiguïté fâcheuse, car pourquoi comprendrait-on plutôt *nec sine teste deo furtum* plutôt que *furtum sonuere iuuenci* ? Fedeli rapproche très bien Ovide *Fastes* I 560 *mugitum rauco furta dedere sono*. Au lieu de mettre un point après le v. 12, il faut ponctuer ainsi:

auersos cauda traxit in antra boues,  
nec sine teste deo: furem sonuere iuuenci...

*Nec sine teste deo* est une correction qui s'ajoute à la proposition précédente, comme souvent *nec sine causa* ou d'autres tours avec *nec sine Fessos.... boues* (4) suggère que Heyworth a raison de substituer *quaesiti* à *quaesitae* (18) gardé par Fedeli. Ce dernier (1140) invoque, après Hutchinson 210, les vaches de la tradition grecque, « che usa sempre il femminile per la mandria di Gerione »: « in der Geryonessage (...) die rinderherden (denn die stiere fehlen mit nichten, so dass es falsch, wenn auch für die vergleichung mit der morgenröte erwünscht ist, mit kühe zu übersetzen) gehören dem riesen », écrivait Wilamowitz en combattant le naturalisme indo-européen de certains indologues<sup>73</sup>. Goold, Heyworth, Hutchinson et Fedeli conservent *feta* au v. 22: *terraque non ullas feta ministrat aquas* (sc. *sitienti Herculi*). Fedeli explique que *feta* est oppositif, *quamuis feta*, et que « il suolo su cui sorgerà Roma viene assimilato a una dona incinta, che però non riesce a partorire ». Mais le sens oppositif paraît faux: la terre ne peut désaltérer Hercule parce qu'elle est gravide et n'a pas encore mis bas ses eaux. Cela reste bien obscur. Hutchinson agite le *deus absconditus* (ou *ex machina*) qu'est, pour l'exégèse moderne de Properce, Callimaque, chez qui « Rhea bids the earth 'give birth to' (*Hy.* 1.29) water in a still riverless Arcadia ». Hertzberg 1845 488 invoquait déjà Callimaque, mais sans envisager d'allusion cryptique. Le problème est — Hutchinson le voit — que Properce semble alors « ignorer l'irrigation mentionnée v. 5-6 et IV 4,3-6 ». La terre, grosse, aurait donc déjà engendré des eaux, mais Properce aurait oublié ce qu'il vient de dire. À moins que le poète ne fasse obscurément allusion à des fontaines qui existaient de son temps et non de celui d'Hercule, il y a peut-être lieu de considérer la possibilité d'une faute. Le v. 31, que nous discuterons, illustre, remarque H. Keil<sup>74</sup> avec sagacité, la sécheresse de la terre, que mentionne Apollonios de Rhodes I 1147-1148 dans un contexte qu'il juge voisin (il s'agit du Dindyme toujours sec avant l'apparition merveilleuse d'une source). Ajoutons *exhausto iam flumine uicerat aestum* (64).<sup>75</sup> Keil suggère donc *tosta*, quitte à lire *torquet* (ainsi Fedeli) et non *torret* (ainsi Heyworth) au vers précédent pour éviter la répétition. *Vsta* (Palmer) serait préférable; comparer Sénèque *Q.N.* IVa 2,1 *quo maxime usta feruoribus terra undas (Nili) altius traheret*. Shackleton Bailey 1956 258-259 me paraît avoir encore égaré Fedeli en défendant *lucus* dans le vers qui évoque le bois sacré où Hercule cherche à se désaltérer, *lucus ubi umbroso saepserat orbe nemus*. La correction de Fontein *saepserat*, acceptée par Fedeli, pour *fecerat* rend *lucus* encore plus choquant et *murus* (Fontein) encore plus attrayant. Fedeli n'a donc accompli que la moitié du chemin: *murus* était pourtant à portée. Il faut

<sup>73</sup> Euripides, *Herakles* 1909<sup>2</sup> IX.

<sup>74</sup> H. Keil, *Observationes criticae in Propertium*, Bonn 1843, 18.

<sup>75</sup> West, *Indo-European Myth and Poetry*, 262 rapproche la version laquelle Cacus est Garanus et Grannus dieu celte de l'eau et des endroits arrosés.

peut-être aussi accorder plus d'attention aux corrections pénétrantes de Fontein *casta* pour *clausa* et *uerendos* pour *piandos* (25) et à son *densis* ou, mieux, à *glaucis* (Housman) pour *longis* (29). D'après le texte transmis, Hercule aborde l'enceinte du bois sacré *in siccam congesta puluere barbam* (31), « eine seltsame Vorstellung », dit Rothstein, qui inspira à Housman une correction malheureuse, *huc in sicca ruit congesta puluere labra*, pour *huc ruit in siccam congesta puluere barbam*. Heyworth (*Cynthia* 488) rencontre peut-être le vrai en améliorant *siccam faucem* de Baehrens en *siccas fauces*: comparer *sicco... palato* (21) et Lucain IX 503 *squalebant puluere fauces*, à propos des soldats assoiffés dans le désert libyen. La prêtresse éconduit le héros avec ces mots, *Parce oculis*<sup>76</sup>, *hospes, lucoque abscede uerendo* (53). Comme Hercule est resté aux portes et ne rentrera par effraction que plus tard, *abscede* n'est pas juste et *absiste* (Markland), « reste à l'écart », pourrait bien être ce que Properce avait écrit: rapprocher Virgile *Én.* VI 659 *totoque absistite luco*. Hercule se venge de l'affront subi en interdisant aux *puellae* l'accès de l'*Ara Maxima*, *Herculis Inuicti ne sit inulta sitis* (70). *Inuicti* est une correction de Burman très audacieuse, éloignée des données de la tradition (cf. *exterminium* NFL !): pour être moins contestable, elle devrait offrir un sens parfaitement adéquat, mais, si elle restitue la phraéologie « officielle »<sup>77</sup>, cette épithète fait perdre le lien avec l'étiologie de la fondation de l'*Ara Maxima*. *Externi* (Heinsius, suivi par Heyworth), « étranger » (car il s'agit de l'Hercule grec), a le mérite de se tenir au plus près possible de la *paradosis*<sup>78</sup>. Le lien « étiologique » serait clairement sauvegardé avec *exclusi* (Owen). Le lexique de l'exclusion est prépondérant dans le poème et, de surcroît, *exclusi* mettrait en relief une étymologie de *Hercules* évoquant celle que suggéra un temps Mommsen, « *\*hercere* [mot dactylique] = \*ἔρκεϊν, exclure, séparer »<sup>79</sup>; comparer *Iuppiter Herceus* = Ζεὺς Ἐρκεῖος<sup>80</sup>. Si *exclusi* est ce que Properce avait écrit, il y a mis une allusion à l'état d'*amator exclusus* qu'il prête à son propre personnage<sup>81</sup>. Il est vrai

<sup>76</sup> Fedeli 1177 semble reprocher à Rothstein son explication « in *parce oculis* liegt nur das Verbot die Augen in Tätigkeit zu setzen », mais c'est bien le sens de l'expression ici, comme celui de *parcite luminibus* chez Tibulle I 2,35. Il n'est pas question de « risparmiare la vista ».

<sup>77</sup> Wissowa, *Religion und Kultus*, 273.

<sup>78</sup> Je ne comprends pas comment H. C. Günther (*Brill's Companion to Propertius*, Leiden 2006, 388 n. 170) peut écrire « Richmond's *Oestrurni* (cf. Avien. *Or. Mar.* 90) has also [par rapport à *externi*] a good chance to be correct ». Il n'en a rigoureusement aucune (cf. Butler & Barber).

<sup>79</sup> Je traduis Th. Mommsen, *Die unteritalischen Dialekte*, Leipzig 1850, 262.

<sup>80</sup> Wissowa, *Religion und Kultus*, 119 n. 4. Première occurrence dans la poésie latine Ovide *Ibis* 284. Selon M. Paschalis, *Virgil's Aeneid: Semantic Relations and Proper Names*, Oxford 1997, 147 et 292, Virgile rattache *Hercules* à ἔρκεος.

<sup>81</sup> W. S. Anderson, « Hercules Exclusus: Propertius, IV, 9 », *AJPh* 85, 1964, 1-12 exploite le thème à fond. Il fait (p. 10 n. 23) l'éloge de *exclusi*, que néanmoins il rejette « reluctantly », apparemment à cause de son éloignement par rapport à *exterminium*, qui, lui fait remarquer un collègue, oriente vers *externi* < *externi* < *externis-nium* ». Certes, mais est-on sûr que le

qu'on pourrait aussi tirer *externi* vers le sens de *exclusi*, avec un double-sens, « étranger » et « qui reste à l'extérieur », donc « exclu ». Nous avons discuté plus haut la « conclusion » du poème (71-74), en laquelle nous proposons de voir une interpolation.

X. Dans la caractérisation de Romulus, telle qu'elle est transmise et acceptée par Ciccarelli, *Idem eques et frenis, idem fuit aptus aratris, | et galea hirsuta compta lupina iuba* (19-20), on attend *equus* (*equos* Housman), ce qui a l'inconvénient de rendre plus difficile la connexion par *et* devant *galea*, qui se rapporte à Romulus. Hutchinson 2006 225 remarque que *idem... idem* est absent de la poésie augustéenne et suggère de remplacer soit le premier *idem* soit *et* (devant *frenis*) par *huic*; dans ce cas, la connexion par *et* (v. 20) est facilitée et on peut lire sans remord *equus* ou *equos*. Pour le très idiomatique *et (frenis)* « non répété », Butler & Barber comparent Ovide *Fastes* VI 224, *utilis et nuptis, utilis esse uiris*. Ciccarelli cite Pline le Jeune *Lettres* VII 4,6, dont la pertinence m'échappe totalement. Le *ThLL* V,2 887,32-35 mentionne justement Ovide *Mét.* I 54 *illic et nebulas, illic consistere nubes iussit*, et V 612 *per tamen et campos, per opertos arbore montes*<sup>82</sup>. Ces passages montrent que le *et* « non répété » s'accompagne de la répétition d'un mot: il faut donc garder *idem... idem* et se résigner à sous-entendre le *huic* introduit à tort par Hutchinson.

Je m'étonne que Ciccarelli puisse défendre *ossibus* dans *in uestris ossibus arua metunt* (v. 30, à propos de l'antique Véies abandonnée) en invoquant Ovide *Hér.* I 51-56, car il y a un monde entre le vers de Properce et *semisepulta uirum curuis feriuntur aratris | ossa*. La solution la plus plausible est peut-être *sedibus* (Phillimore). Je tiens pour absolument impossible en soi et indigne de Properce le libellé transmis, et accepté par Ciccarelli, des v. 31-32, *Forte super portae dux Veiens astitit arcem | colloquiumque sua fretus ab urbe dedit*. En combinant des corrections adoptées ou citées par Heyworth, on obtient une version plausible, *Forte*

---

point de départ supposé, *externi*, est la vraie leçon ? Le répertoire de Smyth 1970 omet la bizarre conjecture d'Anderson *Herculeum exitium ne sit inulta sitis*, « Let not thirst unavenged be the ruin of Hercules ».

<sup>82</sup> Il me semble que le rédacteur de l'article du *ThLL*, J. B. Hofmann, se fourvoie en rapportant *et* chez Ovide et Properce à *et* conjonctif et non à *et* adverbial. J. Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache*, Lund 1935 492 discute (*sic*) *ut et... ita*, (*sic*) *ut... ita et* et compare l'emploi du grec *καί* (répété ou présent une fois soit dans la protase soit dans l'apodose) dans les structures comparatives (cf. Hofmann-Szantyr 483, « Zusatz »). Dans cet emploi, il s'agit bien sûr de l'adverbe, non de la conjonction; il en va de même, à mon sens, dans les passages d'Ovide et de Properce où la comparaison, pour être paratactique et non syntactique, n'existe pas moins: *equus sicut et frenis, ita aratris aptus fuit*. Il ne faut pas oublier que le sens primitif de *καί* est « comme » (Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik* II 1, Strasbourg 1890, 791) et que le sens originel de *et* (*op. cit.* I Strasbourg 1886, 276) est « encore ».

*super portam dux Veiens astitit arcis | colloquiumque astu fretus ab hoste petit.* Il est regrettable que Ciccarelli refuse la correction toute simple *fortis* dans l'énergique phrase forgée par Cossus, *Forti melius concurrere campo* (35).

Ciccarelli 1251 fait valoir la célèbre mention du triomphe de Marcellus *de Galleis Insubribus et Ger[man(eis)]* des Fastes Triomphaux pour défendre *Rheno* au v. 39, *Claudius at (a mss.) Rheno traiectos arcuit hostes.* Karl Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde* II, Berlin 1887, 195 veut que le rédacteur des *Fastes* et Properce aient été victimes de la substitution, par le fait des annalistes de l'époque syllanienne et d'après, des *Germani* aux *Gaesatae* et du Rhin au Rhône, « wie es scheint aus keinem andern grunde, als um des reizes der neuheit willen ». Mais Properce (42) associe à Virdomar *gaesa*, le dard gaulois éponyme des *Gaesatae*<sup>83</sup>, et cela paraît coller non avec *Rheno* mais avec *Rhodano* ou *Rhodanum*, hydronyme restitué par Postgate. Ciccarelli emprunte à Fedeli 1984 son texte, à mon avis très gauche et même flirtant dangereusement avec l'inintelligibilité, du v. 43, *Illi uirgatis iaculanti ante agmina braxis | torquis ab incisa decidit unca gula.* La supériorité du texte conjectural (Schrader et Waardenburgh) adopté par Heyworth, *illi uirgatas maculanti sanguine bracas*, me paraît frappante. Il reste que la difficulté de *unca*, relevée par Havet 1916 129-130, échappe à Heyworth et Ciccarelli, qui traduisent comme si *unca* signifiait *tortilis* (« twisted », « ritorta »). Havet suggère *torquis ansa*, « la courbe pendante formée sur la poitrine par la partie antérieure du collier »: « cessant d'être soutenue d'un côté, l'*ansa*, seule visible pour le regard, « tombe », c'est-à-dire devient verticale et rectiligne, puis ce qui la formait glisse, entraînant la partie cachée derrière le coup ». Qui eût pu comprendre *ansa* sans ce commentaire trop précis ? Je tente *uda* ou *uncta*, « imbibé (de sang) », en rapprochant le passage de Claudius Quadrigarius cité par Ciccarelli, *caput praecidit, torquem detraxit eamque sanguinulentam sibi in collum imponit.* Les quatre derniers vers souffrent de défauts qu'il suffira ici de signaler en substituant aux leçons suspectes des corrections plausibles ou possibles: *Haec* (Colucio Salutati, *Nunc* ou *Nec* mss.) *spolia in templo tria condita: causa Feretri | illast* (Lib., *omine* mss.) *quod certo dux ferit ense ducem; | seu, quia uicta suis umeris huc* (Broukhusius, *haec* mss.) *arma ferebant, | hinc Feretri dicta est ara superba Iouis.*

XI. Les vers 3-4 et 7-8 souffrent du refus des conjectures *sedes* (Heinsius) pour *leges* (v. 3), *fores* (Heinsius) pour *uiae* (v. 4) et *inuida* (Boot) *Parca* (Markland et indépendamment Havet) pour *lurida porta* (v. 8), où *porta* est une « Perseverationsfehler » due à *portitor* du vers précédent. Le texte *ubi portitor aera recepit, obserat umbrosos lurida porta locos* est, à mon

<sup>83</sup> Vor Müllenhoff, 206, note.

sens, une offense faite à la poésie en général et à Propertius en particulier. Nous avons examiné plus haut le cas des v. 5-6. Une *crux* célèbre dépare les vers 15-16: *Damnatae noctes et uos, uada lenta paludis, | et quaecumque meos implicat unda pedes*. Il est instructif de le constater: de même que Fedeli a cessé de défendre *uada lenta, paludes* (mss., *paludis* Santen), de même il ne soutient plus *damnatae noctes*, pour la justification duquel il s'appuyait jadis, hélas, sur Shackleton Bailey 1956. Fedeli 1303 réclame la restitution d'un élément « che (...) si colloca allo stesso livello della λίμνη Ἀχέρουσία » et écarte, entre autres, le texte heyworthien *damnatae nocti sedes, uada lenta Acherontis*. Cet élément dont Fedeli regrette l'absence doit être distinct des *uada lenta paludis*, sans quoi *et uos* ne se comprend pas. Fedeli ne suggère rien lui-même pour remplacer les *Damnatae noctes* que lui-même condamne: *Flammati fontes* (le Phlégéthon) pourrait-il faire l'affaire ? Fedeli critique à juste titre la substitution par Heyworth de *aut* à *et* devant *quaecumque*: il me paraît certain qu'il y a de *et uos* (qui disparaît chez Heyworth au profit de la conjecture *damnatae nocti sedes*) à *et quaecumque* une suite graduée aussi poétique qu'idiomatique: comparer III 21,15-16, *Romanae turre et uos ualeatis amici, | qualiscumque mihi tuque, puella, uale*. Ce parallèle suggère que sous *damnatae noctes* pourrait se dissimuler un élément différent de celui qu'appelle Fedeli, par exemple *Taenariae fauces* (*Géorg.* IV 467). Les juges de Cornélie seront Éaque et ses frères Minos et Rhadamanthe: *assideant fratres, iuxta et Minoida sellam | Eumenidum intento turba seuera foro* (21-22). Fedeli commente à loisir *intento foro*, notation dont la pertinence peut être mise en doute; ce doute et le mouvement de la phrase ainsi que la ponctuation même adoptée par Heyworth et Fedeli (virgule après *fratres*) suggère *Eumenidum intendat / intentet turba seuera faces* (*intendat* Graevius, *intentet faces* van Eldik). *Intentet... flagrum* semble une possibilité; *intento... flagro* serait plus proche mais ne réglerait qu'une difficulté.

Les v. 34-35, *Mox, ubi iam facibus cessit praetexta maritis, | uinxit et acceptas altera uitta comas*, font l'objet d'explications peu claires, non moins sommaires que hâtives, chez les commentateurs de Propertius. Fedeli ne fait nullement exception. « Fino alle nozze, explique-t-il (1328-1329), le giovani portavano i capelli raggruppati dietro le spalle grazie ad un'unica fascia (cfr. Val. Fl. 8,6), mentre il giorno delle nozze li dividevano in più trecce (...). L'espressione tecnica per designare l'acconciatura di una donna sposata (*capere crines*: cfr. Plaut. *Most.* 226), viene qui variata in *accipere comas*, anche se Propertius parla solo di una seconda (*altera*) fascia in luogo delle sei, con le quale secondo Festo (454,23-24 L.) *nubentes ornantur* (cfr. anche Varr. *ap.* Non. 353,26-28 L. e Marquardt 1879, 38) ». Fedeli paraît confondre deux choses à distinguer, les *sex crines*, six tresses ou nattes, de la mariée et la « bandelette » de la mariée, qui

s'oppose à celle dont la jeune fille noue ses cheveux. Marquardt<sup>84</sup> suppose qu'il s'agit d'une « bandelette double » mais Graillot<sup>85</sup> a peut-être raison de penser que *altera uitta* désigne « l'autre bandelette », celle de la mariée en opposition à la bandelette virginale (Valerius Flaccus VIII 6, *ultima uirginis tum flens dedit oscula uittis* [pluriel poétique]). On pourrait concilier ces *sex crines* et l'*altera uitta* en supposant (par exemple) que le bandeau maintient les six nattes<sup>86</sup>. Les exégètes modernes admettent sans sourciller que *acceptas comas* adapte le tour technique *capere crines*, « se coiffer en nattes », mais *comas* n'est pas *crines*, qui est ici technique, et, comme épithète de *comas*, *acceptas* est, en admettant d'y voir l'équivalent de *captos* (*crines*), d'une extraordinaire faiblesse. Qui a assez peu de sentiment de la langue et du style des poètes pour admettre que, parce que *capere crines* vaudrait « se marier », *acceptas comas* pourrait signifier « la coiffure de la mariée » ? Avec cette faiblesse contraste la pertinence de l'expression dans le passage de Plaute que citent Marquardt et Fedeli: *Si tibi sat acceptumst, fore tibi uictum sempiternum Atque illum amorem tibi proprium futurum in uita, Morem gerendum censeo tibi et capiundas crines*. Il me paraît difficile de nier que dans le passage de Propertius *comas* appelle une épithète descriptive, comme l'a bien compris Juste Lipse dans une note à Tacite *Ann.* III 53. Il se prononce pour *aspersas*, leçon qu'il croyait autorisée mais qui n'est qu'une conjecture, et une conjecture dont le sens ne paraît guère convenir. *Adstrictas* (Heinsius) aurait pour lui le parallèle de Tibulle I 6,67-68, *quamuis non uitta ligatos | impediatur crines*. D'autres textes que cite Marquardt 1891, 55 n. 1 suggèrent *innexas*, *intortas* (voir aussi Valerius VI 563, Silius III 284; *contortis comis* chez Propertius IV 7,80) ou encore *implexas*, *implicitas*. On objectera que la corruption de *intortas*, que je privilégie, en *acceptas* n'est guère plausible; peut-être tempérait-on ce jugement si l'on veut bien considérer la possibilité que chez Horace, *carmin.* saec. 62 (*acceptusque nouem Camenis*), *acceptus* soit une leçon fautive pour *insertus*<sup>87</sup> et la possibilité que, chez Propertius lui-même (I 6,34), *accepti* se soit substitué à *asserti*<sup>88</sup>. *Incinctas* mérite peut-être d'être proposé (cf. Ovide *Fastes* V 337 *ebrius incinctis philyra conuiuia capillis*); noter que, pour *acceptus* chez Horace, M. D. Reeve m'a suggéré *accinctus*, que j'avais moi-même écarté au motif peut-être non décisif que le sens de *accinctus* qui conviendrait au passage est plus tardif. Mais *intortas* « tressés » paraît plus adéquat.

<sup>84</sup> J. Marquardt, *La vie privée des Romains, ouvrage traduit sur la deuxième édition allemande avec l'autorisation de l'auteur par V. Henry I*, Paris 1891, 56 n. 1.

<sup>85</sup> Dictionnaire de Daremberg et Saglio, article *Vitta*, V 950A n. 9.

<sup>86</sup> Comparer August Roszbach, *Untersuchungen über die römische Ehe*, Stuttgart 1853, 287; A. Gallia "The Vestal Habit", *CPh* 109, 2014, 225-6 (avec reproduction d'un portrait parlant mais sans analyse précise du passage de Propertius).

<sup>87</sup> Voir *Annuaire de l'École pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philologiques* 147, 2016, 104-105.

<sup>88</sup> On verra la note de notre commentaire critique *ad loc.*

Fedeli illustre, avec des parallèles qui ne sont pas tous justes, *censurae legem mollisse* (41) et joue avec l'idée ingénieuse que Cornélie indique à ses juges qu'elle n'a pas cherché à influencer son censeur d'époux « in modo da coprire sue eventuali colpe », mais c'est, me semble-t-il, une manière douteuse d'affirmer son comportement vertueux que de dire qu'on n'a pas tenté d'atténuer la rigueur de la loi, et la suite, *neque ulla | labe mea nostros erubuisse focos*, suggère que Cornélie jure plutôt ne pas avoir contrevenu à la loi, ce qui serait *uiolasse* (Heinsius), assez proche de *mollisse* (amené par *mollia iura* v. 18 ?). Aux v. 47-48, *Mi natura dedit leges a sanguine ductas, | nec possis melior iudicis esse metu*, la seconde personne généralisante tombe sous le coup du grief de *frigiditas*, si j'ose dire. Il me paraît très probable que Cornélie a recouru, dans la continuité de *mi*, à la première personne, beaucoup plus pathétique: « et la crainte de la sanction n'aurait pu me rendre plus vertueuse », ce qui suppose *possem* (cf. *ne possem* dans les *dett.*) ou *potui* (Peerlkamp), correction qui pourrait paraître plus élégante mais qui est plus loin du texte transmis et souffre d'une ambiguïté fâcheuse, car *potui* pourrait en théorie signifier « je ne suis pas parvenue à être plus vertueuse avec la crainte de la sanction » ! Au v. 59, *Ille sua nata dignam uixisse sororem | increpat*, « Auguste se lamente qu'est avec moi disparue une sœur vraiment digne de sa propre fille », l'élégance suggère de lire *ille sua dignam nata*<sup>89</sup>. Si son époux la remplace, *seu... sederit et nostro cauta nouerca toro* (85-86), Cornélie engage ses enfants à supporter le remariage de leur père: *coniugium, pueri, laudate et ferte paternum* (87). Quand on voit le mot *laudate* au v. 89, on s'avise aisément qu'il y a « Antizipationsfehler » et que sous le premier *laudate* se cache <dur>ate (Housman). Fedeli ne mentionne même pas cette conjecture. Il commente ingénument *cauta*, mais le sens, la phraséologie et la représentation stéréotypée de la belle-mère (cf. 89-90 !) appellent incontestablement une autre épithète, *torua* (Heinsius), *nostrotorua* < *nostorua* < *nostro* <ca>u<t>a. Si la *nouerca* était *cauta*, pourquoi Cornélie demanderait-elle à ses enfants de supporter la nouvelle femme de leur père et pourquoi les assurerait-elle que, s'ils se montrent aimables, leur belle-mère sera apprivoisée, *capta dabit uestris moribus illa manus* (v. 88) ? On répondra que *ferte* signifie *efferte*, « portez aux nues », et que *laudate et ferte* et *cauta* sont compatibles et même se corroborent, mais qui peut sérieusement imaginer que Cornélie non seulement envisage une belle-mère *cauta* mais va jusqu'à prier ses enfants de porter aux nues la nouvelle union de son mari ? Même le « *approve e accettate* » de Fedeli, en admettant cette dévaluation du sens de *laudate* (opposer le sens de *laudate*, v. 89) ne donne pas satisfaction. De toute façon les vers 88-90 corroborent

<sup>89</sup> Passage omis par D. R. Shackleton Bailey, *Homoeoteleuton in Latin Dactylic Verse*, Stuttgart/Leipzig, 1994 82. Il cite I 13,32 *illa suis uerbis cogat amare Iouem*, où aucune transposition n'est possible.



l'image d'une *nouerca non cauta* (étrange épithète), mais *torua*. Fedeli ne discute pas *torua*. Si Heyworth avait adopté *torua* et *durate*, on les retrouverait peut-être dans le texte de Fedeli. De là l'intérêt d'adopter des conjectures probables: on en signale ainsi mieux la valeur à ses successeurs qu'en les reléguant à l'apparat critique.

G. LIBERMAN  
Université Michel de Montaigne Bordeaux III  
gauthier.liberman@orange.fr

